This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A TRAVERS

L'AMÉRIQUE LATINE

R. LE CHOLLEUX

A TRAVERS
AMÉRIQUE LATINE

République Argentine
Paraguay, Brésil

PARIS
J. BRARE, ÉDITEUR
70, RUE BONAPARTE, 70

1889

AVANT-PROPOS

Il existe de nombreux travaux sur l'Amérique latine : les uns, déjà anciens, ne peuvent donner une idée de ce que sont actuellement ces contrées, qui prennent chaque jour un aspect plus moderne ; d'autres sont des ouvrages de pure érudition ; d'autres enfin, pleins d'attrait parce que ce sont des œuvres d'imagination, manquent parfois par cela même de vérité.

J'ai voulu faire un simple récit sans autre prétention que de rendre avec exactitude les souvenirs d'un voyage accompli ces mois derniers dans la République Argentine, le Paraguay et le Brésil.

Un de mes bons amis, Henri Morain, résolut un beau jour de faire une excursion dans l'Amérique du Sud. Non pas qu'il eût l'idée de faire profiter la science et la patrie de découvertes douteuses, mais il partait en

simple touriste, comme on va en Bretagne ou en Suisse. C'est un moyen comme un autre de manger ses revenus. Ayant eu la bonne fortune de se trouver avec M. Lamas, commissaire général de la République Argentine à Paris, qui lui avait dépeint ces contrées nouvelles sous les plus riantes couleurs, il s'était décidé à diriger ses pas vers ces pays. Je lui fis jurer sur les mânes de ses aïeux de me tenir au courant de ses faits et gestes, et il tint parole.

Ce sont ses notes, que j'ai débarrassées de tout ce qui n'avait pas trait à son expédition, que je transcris ici.

A TRAVERS

L'AMÉRIQUE LATINE

I

A BORD

Il est sept heures. Un long grognement de la machine annonce le départ. Malgré l'heure matinale et une petite pluie glaciale — c'était le 10 décembre 1887 — tous les passagers, à bord depuis la veille, sont sur le pont. Un coup de sifflet du second met l'équipage en branle; les amarres et les câbles sont détachés des gros anneaux de fer. Un remorqueur est devant nous, il doit nous conduire à travers tous les bassins du Havre et nous remettre aux vents et aux profondeurs du large. Lentement le *Para-*

guay se détache du quai où une foule nombreuse assiste à notre départ.

L'anxiété se peint sur les visages. Le moment solennel est arrivé : dans quelques minutes nous aurons doublé le phare de la grande jetée. Tous, officiers, passagers, émigrants, le front découvert, immobiles, nous semblons recueillir les adieux et les souhaits que nous adressent ceux qui restent, tandis que notre pensée intime est au foyer que nous quittons.

Sur l'avant du navire se trouvent réunis environ 300 émigrants, presque tous Italiens. Sur ces visages, les émotions les plus diverses se peignent. Ce n'est pas leur patrie qu'ils vont quitter dans un instant; il y a longtemps déjà que la plupart d'entre eux ont traversé les Alpes, aussi leurs regards ne sont-ils pas tournés vers cette France qui ne peut rien pour eux, mais plutôt vers le vague infini de l'Océan où leur imagination méridionale leur fait entrevoir la terre promise.

Un coup de canon a salué la terre. Le remorqueur a rebroussé chemin ; nous voilà en pleine mer.

Mes yeux ne peuvent se détacher de cette

patrie française qui bientôt, derrière le voile diphane des brumes froides, va disparaître de notre vue. Je sens mes yeux se mouiller, mon cœur est oppressé. J'étais perdu dans cette contemplation douloureuse, quand une main s'abattit sur mon épaule; je me retournai et reconnus mon compagnon de cabine.

M. Forteil, fils d'un gros commissionnaire de Paris, se rendait à Buenos-Ayres pour la troisième fois. C'est un habitué de la traversée.

— Allons! pas d'attendrissement, c'est indigeste; montons sur la passerelle, je vais vous présenter au commandant. N'oubliez pas qu'il est toujours utile, dans ces sortes de voyages, d'être en bons termes avec les autorités du bord.

Je le suivis avec empressement, cela donnerait un autre cours à mes idées qui étaient loin d'être gaies.

Le commandant m'accueillit avec cette froide courtoisie particulière aux marins, et m'offrit de visiter le bâtiment en détail. M. Forteil, qui était là comme chez lui, me servit de cicerone.

Le *Paraguay*, de la Compagnie des Chargeurs

réunis, est un vapeur de 3,600 tonnes, à deux mâts; c'est un bâtiment fort bien approprié au transport des voyageurs. L'arrière comprend de nombreuses cabines de première classe, un immense salon très luxueusement aménagé et, de plus, un élégant fumoir est mis à la disposition des hommes. Le tout reluisant et parfaitement entretenu.

Quant à l'avant il est presque en totalité disposé pour le transport des émigrants.

Deux escaliers conduisent dans l'entrepont qui leur est affecté. Celui-ci est divisé en deux grandes cabines: une pour les hommes, l'autre pour les femmes et les enfants.

Chaque émigrant jouit d'une petite couchette garnie d'une paillasse et de deux couvertures, de plus, de grandes traverses de fer qui sont à sa portée lui permettent de disposer en ordre ses vêtements, et même de suspendre des petits colis.

Comme on le voit, malgré sa grande simplicité, cet aménagement offre un certain confortable. De plus l'entrepont est tous les matins l'objet de soins particuliers de propreté de la part des matelots. De nombreux sabords en

permettent l'aérage et à chaque voyage le matériel des couchettes est renouvelé.

Au moment de notre visite les émigrants étaient occupés à leur repas qu'ils prenaient dans l'entrepont; le mauvais temps ne leur permettant pas pour le moment de s'installer sur le pont. Chaque émigrant possède ses ustensiles de table, composés d'une gamelle, d'un gobelet, d'une cuiller et d'une fourchette — un couvert assez complet — en fer blanc, et dont le nettoyage est à sa charge. Le déjeuner comprend une soupe grasse, du bœuf bouilli, des légumes en abondance, de plus ils ont un demi-litre de vin par jour ainsi qu'une livre de pain frais. Le matin ils ont du café noir avec du biscuit de mer. Leur dîner comprend généralement un ragoût de bœuf ou de mouton, quelquefois de la morue, accompagné de légumes secs : haricots, riz ou lentilles.

De temps en temps, les jeudis et dimanches principalement, on les régale de quelques centilitres d'eau-de-vie.

Tout cela ne constitue pas une nourriture des plus raffinées, mais, somme toute, elle est saine et abondante. Le joyeux appétit dont témoi-

gnent la plupart me fait croire qu'ils se trouvent satisfaits de l'ordinaire de l'administration. L'équipage est de plus très prévenant à leur égard, et lorsqu'il y a du mauvais temps les braves marins sont les premiers à venir en aide aux femmes des émigrants surprises au dehors par les coups de mer, pour les aider à regagner leur cabine. Je n'aurais pas demandé mieux, moi aussi, en cette occasion d'accepter le robuste concours d'un matelot s'il m'eût été offert, car en remontant sur le pont je fus assailli de côté par une lame gigantesque qui, après m'avoir renversé, me roula sur le pont sur une longueur de cinq mètres. M. Forteil, plus habitué à la mer que moi, rit de ma mésaventure tout en m'aidant à gagner un refuge.

C'était l'heure du déjeuner des premières. Ce premier repas à bord présidé par le commandant fut assez monotone, chacun de nous pensait à ceux qu'il laissait derrière lui, se demandant s'il retrouverait au retour les êtres chers dont chaque tour d'hélice l'éloignait davantage. Peu à peu, grâce à la gaîté exubérante et contagieuse de M. Forteil, la glace se rompit et une intimité agréable s'établit entre les convives.

Pendant dix jours, ce fut un temps épouvantable, c'est à peine si, à de rares intervalles, nous pouvions aller fumer un cigare sur le pont. Nous traversions dans toute sa longueur le golfe de Gascogne si réputé pour ses coups de mer.

Aussi est-ce avec une joie sans mélange que le 20 au matin en nous réveillant, nous sentons un doux balancement au lieu de l'affreux tangage que nous subissions depuis notre départ. En un instant nous sommes sur le pont où le commandant, nous montrant l'horizon, nous fait apercevoir le Pic de Ténérife qui, à 50 kilomètres de nous encore, paraît cependant suspendu au-dessus de nos têtes. Deux heures après, nous jetions l'ancre dans la petite rade de Sainte-Croix.

II

BUENOS-AYRES

A partir de ce moment plus de tangage, plus de tempête, rien qu'une brise rafraîchissante dont on apprécie grandement la caresse, car nous approchons de l'équateur et le soleil nous darde ses rayons perpendiculairement.

Le changement de temps amène une autre vie. Dorénavant le pont et la dunette deviennent notre séjour de tous les instants.

De leur côté, les émigrants ont abandonné l'entrepont, la gaîté et les chants sont revenus; maintenant ils sont là étendus sur le pont brûlant, perdus dans le doux farniente si cher aux lazzaroni napolitains.

La cloche des repas seule peut les tirer de leur somnolence. Alors, on les voit se lever et se précipiter vers les cuisines où leur sont remises les gamelles contenant la nourriture.

Puis, la nuit venue, ils se réunissent en cercle pour chanter les refrains de leur pays natal, sortes de mélopées plaintives dont les parties s'harmonisent et se fondent dans un ensemble merveilleux.

La fièvre des premiers jours passée, les habitudes contractées, le voyage s'écoule dans la plus grande monotonie.

Enfin le 5 janvier, nous apercevons les eaux jaunâtres du Rio de la Plata qui, poussées par le courant, ne se mélangent que fort loin avec la grande masse de l'Océan. Peu à peu, les vagues se calment et le bleu verdâtre de l'Atlantique disparaît : nous sommes dans l'embouchure du fleuve. Quelques heures plus tard, nous distinguons une véritable forêt de mâts où flottent des pavillons de toutes couleurs, au milieu de laquelle le *Paraguay* vient prendre place. Nous sommes arrivés.

Mais où est donc la terre? Telle est la question que tous se posent. En effet en dehors de cet amas de bâtiments au milieu desquels vont et viennent des chaloupes à vapeur, on ne distingue rien que les flots jaunâtres de la rivière. Cependant, on monte les bagages sur le pont,

et l'on fait les préparatifs de débarquement.

La terre! se demande-t-on. Mais elle est à six lieues de nous, le peu de profondeur de cette immense étendue d'eau empêche les grands vapeurs de s'en approcher. Nous avons été signalés, et une heure après notre arrêt plusieurs chaloupes à vapeur accostent le *Paraguay*.

Je fais mes adieux au commandant et à l'état-major du bord, et je prends place avec M. Forteil et nos bagages dans une de ces embarcations qui, deux heures et demie plus tard, nous dépose sur une grande jetée de bois qu'on appelle le *Muelle* (le môle).

Je suis forcé de m'arrêter quelque peu sur l'importante capitale de la République Argentine, dont la prospérité croissante présage un avenir brillant et prochain.

Buenos-Ayres fut fondée vers le milieu du XVIe siècle par des aventuriers espagnols qui, jaloux de l'extension des établissements portugais au Brésil, qu'un de leurs navigateurs venait de découvrir, et des richesses qu'on y trouvait, entreprirent des reconnaissances à l'embouchure du Rio de la Plata et le remon-

tèrent jusqu'aux forêts du Paraguay où ils fondèrent leurs premières colonies.

Elle n'était, aux premiers temps de l'occupation espagnole, qu'un pauvre petit bourg de pêcheurs. A cette même époque fut bâtie Santa-Fé, qui resta jusqu'au jour de l'indépendance la capitale du nouvel empire hispano-américain.

Je n'entreprendrai pas ici l'histoire du développement progressif à travers les siècles de la capitale actuelle de la Confédération Argentine, je me bornerai à la décrire telle que je viens de la voir : Buenos-Ayres est située sur la rive droite du Rio de la Plata qui, à cet endroit, paraît bien plus un bras de mer que l'embouchure d'un fleuve, et n'étaient ses eaux jaunâtres et poissonneuses ainsi que son peu de profondeur, l'illusion serait complète. Ce qui fait paraître si large cette embouchure c'est que les terres sont fort peu élevées, on peut même dire que la plus grande partie des rives est au niveau de la rivière. La ville qui possède aujourd'hui près de 500,000 âmes, dont près de 250,000 étrangers, occupe une immense superficie; elle est bâtie en damier; toutes les voies se coupent à angle droit. Ses maisons, à part

dans quelques *cuadras* (1) du centre, ne possèdent qu'un simple rez-de-chaussée. La construction des maisons rappelle son origine espagnole, elles possèdent toutes un *patio* ou cour carrée intérieure entourée de galeries à colonnades sur lesquelles tous les appartements ont accès, sans toutefois correspondre entre eux, si ce n'est par ces mêmes galeries. Ces cours sont presque toujours plantées d'arbustes et garnies de corbeilles de fleurs que surmonte quelquefois la tige élancée d'un palmier, dont le vert foncé des branches se confond avec le bleu sombre du ciel. Souvent aussi, un petit bassin avec jet d'eau en occupe le centre; ce genre de construction a son bon côté, surtout aux époques de fortes chaleurs. On y respire un calme et une fraîcheur dont les habitants savent apprécier le charme.

Mais le commerce et l'industrie progressent tous les jours dans des proportions gigantesques, et le terrain devient de plus en plus cher. Aussi voit-on déjà dans les quartiers du centre des maisons de plusieurs étages dont l'élévation et l'exiguïté des appartements rap-

(1) Quartiers, carrés de maisons.

pellent nos constructions parisiennes. Quant à l'extérieur des habitations, il est, au point de vue artistique, de la plus grande aridité, cependant les maisons luxueuses de Buenos-Ayres sont pour la plupart plaquées de marbre, ce qui leur donne un certain cachet.

Toutes les cuadras sont égales et les rues ont toutes la même longueur; le pavage de celles-ci laisse souvent à désirer, toutefois on peut dire qu'elles sont entretenues dans le plus grand état de propreté.

Somme toute, peu de monuments remarquables, beaucoup d'églises fort riches intérieurement mais d'un extérieur par trop simple. Que voulez-vous? ce peuple n'a pas d'histoire et il n'a pas connu la majestueuse épopée du gothique et de la Renaissance.

J'ai remarqué de belles places et quelques squares; de plus Buenos-Ayres possède, à ses portes, un magnifique jardin public qu'on nomme Palerme, c'est le bois de Boulogne d'ici, vaste plaine entrecoupée de superbes allées spacieuses bordées de palmiers. Ce jardin renferme un musée zoologique ainsi que de nombreux bassins et des grottes artificielles.

Le dimanche, dans l'après-midi, c'est le rendez-vous de tout Buenos-Ayres. La tranquillité et le confortable de l'intérieur des maisons font que le *Porteño* (c'est le nom des habitants de Buenos-Ayres) reste de préférence chez lui; d'ailleurs, il n'a pas d'occupation fixe, la plupart des gens riches sont propriétaires d'*estancias* (1) dont ils confient la gérance à des majordomes. Aussi l'aspect de la ville, à part le quartier des négociants, est-il assez tranquille malgré les nombreux tramways qui circulent au son monotone d'une trompe assourdissante.

Les Argentins ont compris que l'élément étranger était pour eux un point capital dans le départ de la civilisation et de la richesse nationale; aussi ont-ils ouvert toutes grandes les portes de leur patrie à l'immigration étrangère.

C'est au moyen d'agences répandues sur divers points de l'Europe, notamment en Italie, que le gouvernement argentin recrute les 3 à 400,000 immigrants qu'il reçoit chaque année.

Les émigrants sont transportés pour une somme relativement minime variant de 140 à

(1) Grande ferme où se fait l'élevage des bestiaux.

200 francs, d'un port d'Europe à la capitale de la République Argentine. A leur arrivée, ils sont recueillis aux frais du gouvernement dans un établissement spécial, dénommé hôtel « de los Inmigrantes », où pendant quelques jours ils trouvent leur subsistance. Tous ceux d'entre eux qui exercent une profession ou un métier parviennent généralement à se placer durant leur séjour à cet établissement, mais la plupart n'ont aucune profession bien déterminée, ce sont principalement des terrassiers ou des ouvriers agriculteurs; aussi ne les garde-t-on pas à Buenos-Ayres où ils n'auraient que faire, et les expédie-t-on dans l'intérieur, dans les colonies agricoles, où ils sont sûrs d'être accueillis et employés. Ceux-là n'ont presque jamais lieu de regretter de s'être expatriés.

Beaucoup d'entre eux aussi possèdent quelques ressources : ce sont des familles de petits agriculteurs européens qui, après avoir liquidé leur situation, viennent en Amérique avec l'espoir d'obtenir quelque concession de terre. Ils la trouvent à bon marché, surtout s'ils consentent à s'établir dans les régions éloignées des grands centres. Généralement plusieurs

familles du même pays se réunissent pour fonder une nouvelle colonie. Dans ce cas le gouvernement argentin leur cède des terres payables par annuités, à charge de se munir d'instruments aratoires et des bœufs nécessaires au labour. Mais tous ces frais sont très minimes lorsque tous les membres de la nouvelle colonie savent s'entendre.

On m'a assuré que le gouvernement argentin faisait l'avance du montant du voyage à tous ou à quelques-uns des membres de ces familles.

Une fois la colonie fondée, elle prospère presque toujours : les terres étant d'une fertilité incontestable. Les premières économies servent à l'achat de terrains contigus qui agrandissent peu à peu le domaine. Les membres de la famille ne peuvent plus suffire au développement toujours croissant de la propriété : il faut des bras. C'est alors que la Société d'immigration, au courant des progrès réalisés, intervient en adressant à la colonie des nouveaux venus, que le manque de ressources oblige à travailler chez les autres.

Voilà tout le secret de la colonisation de ces pays. Trois choses en ont jusqu'ici assuré le

développement : 1° l'immigration continue; 2° la facilité d'acquérir à peu de frais des terres prodigieusement fertiles; 3° le bien-être que trouve l'immigrant à son arrivée.

III

DANS LES PAMPAS

— Eh bien! monsieur Van der Flitt, ne vous déciderez-vous pas à accepter mon invitation et à accompagner M. Morain jusqu'à mon estancia?

— Impossible, don Andrès Balejo; je vous remercie de votre offre gracieuse, mais j'ai fixé l'époque de mon arrivée à Valparaiso, et je dois partir au plus tôt, ignorant ce que la traversée de la grande Cordillière me réserve.

— Mais, dis-je à mon tour, vous ne pouvez pourtant pas, monsieur Van der Flitt, traverser la République Argentine en chemin de fer jusqu'à Mendoza, sans vous rendre compte de ce qu'est ce pays, si différent de nos pays d'Europe.

— Le fait est que vous ne verrez pas grand'-chose de cette façon, reprit don Andrès.

Nous arrivâmes devant une sorte de hutte... — Page 32.

— Je ne voyage pas pour voir, moi, dit M. Van der Flitt, je voyage pour mes affaires et le chemin de fer est pour moi le moyen le plus commode d'arriver au but.

Cette conversation avait lieu à l'hôtel des Postes où j'étais descendu à mon arrivée à Buenos-Ayres. Durant les trois semaines de mon séjour, j'avais fait connaissance à la table d'hôte de M. Van der Flitt — un gros Hollandais qui possédait à Rotterdam une importante maison de commerce dont les intérêts l'amenaient à Buenos-Ayres, et ensuite à Valparaiso — et du señor don Andrès Balejo, qui exploitait d'immenses propriétés dans la province de Cordoba.

Rien ne pouvait m'être plus agréable que l'offre de don Andrès de me rendre avec lui dans son estancia située en pleine pampa : c'était un moyen des plus pratiques pour moi de visiter l'intérieur du pays dans les conditions les plus heureuses.

Le gros Hollandais, avec son air placide et un peu empoté, nous avait plus d'une fois servi de plastron, mais il avait le caractère si bien fait qu'il ne se fâchait jamais, bien qu'à cer-

tains moments il lui fût impossible de ne pas comprendre qu'il servait de cible à nos plaisanteries. Don Andrès avait réservé son plus fort argument pour la fin : c'était que Cordoba étant un centre commercial très important, le négociant n'aurait pas à se plaindre du détour qu'on lui proposait.

Aussi le lendemain, 1er février, M. Van der Flitt, don Andrès et moi prenions le chemin de fer andin qui devait nous transporter à Cordoba. Vers le soir, nous arrivions à Rosario, où nous eûmes à peine le temps d'admirer au passage la superbe nappe d'eau que forme le rio Parana, que j'aurai occasion de revoir plus tard. Enfin le 2, à neuf heures, nous atteignions Cordoba.

Rien à dire de cette ville qui, bâtie comme Buenos-Ayres, mais moins étendue, n'a aucun cachet particulier. C'est la ville universitaire de la République, et voilà tout.

Don Andrès avait écrit depuis quelques jours à sa femme de nous envoyer des chevaux à Cordoba, car son estancia est située à une vingtaine de lieues de cette ville, et il n'existe pas de voie ferrée de ce côté. Mais les chevaux n'ar-

rivèrent que deux jours après, et je contenais mal mon impatience de m'élancer dans la pampa, cette mer d'herbe qui s'étend sur une longueur de 400 lieues, mère nourricière de plusieurs millions de bêtes à cornes, sahara fertile, pouvant nourrir 100 millions d'hommes. L'immense savane m'attirait irrésistiblement; il me tardait de la parcourir au galop vertigineux d'un cheval d'Entre-Rios.

M. Van der Flitt, lui, était enchanté : don Andrès l'avait présenté chez divers négociants avec qui il avait traité quelques bonnes affaires. Aussi sa large face s'épanouissait-elle d'aise et ne regrettait-il plus l'excursion où nous l'avions entraîné. Hélas! ce parfait contentement devait être de courte durée.

Le 5, à cinq heures du matin, nous enfourchions nos bons petits chevaux de la pampa, si pleins de feu, si durs à la fatigue et si intelligents, et nous prenions la route de l'estancia. — Je dis route par euphémisme, car dans la mer d'herbe comme sur l'Océan, il n'y a d'autre route que le chemin idéal qu'on détermine à l'aide de la boussole. Nous allions au Nord-Est.

A peine parvenus dans la campagne nous

prîmes le galop. M. Van der Flitt, qui n'avait pas comme nous l'habitude du cheval, poussa une exclamation de détresse, en sentant sa monture l'emporter dans un tourbillon vertigineux; il se cramponnait à la crinière de ses deux mains et nous ne pûmes nous empêcher d'éclater de rire, en voyant sa mine piteuse. Les deux domestiques (*peones*) qui, ayant amené des chevaux à Cordoba, nous accompagnaient, furent préposés à sa garde, et l'encadrèrent pour ainsi dire, en rapprochant leurs bêtes des flancs de la sienne.

Pour moi, j'étais pleinement heureux de voler ainsi dans l'espace, loin de retenir ma monture je l'excitais de la voix, me tenant presque debout sur mes étriers, tandis que mon regard se fixait sur un point de l'horizon. A quoi pensais-je alors, je ne pourrais le dire; je n'entendais plus rien, mon âme errait dans la plaine immense, tandis que mes yeux dévoraient les grands espaces. J'avais perdu toute notion des choses, j'étais en proie à ce qu'on appelle la fièvre des prairies, si souvent constatée par les premiers aventuriers qui firent la conquête des plaines immenses du Nouveau-Monde.

Je sortis brusquement de mon extase en me sentant saisi par le bras. Don Andrès m'avait à plusieurs reprises adressé la parole, mais perdu dans ma rêverie je ne l'avais pas entendu.

— Vous dormez donc? me dit-il.

— Presque! répondis-je. Cette course effrénée, cette immensité mouvante m'avaient enivré, et je ne sais où mon esprit vagabondait quand vous m'avez éveillé.

— Ce n'est pourtant pas le moment de dormir, car cette plaine est semée de surprises; sous cette herbe se cachent des trous où votre cheval pourrait trébucher, et vous faire faire une chute dangereuse.

— Diable! je vais ouvrir l'œil!

C'est alors que je fus à même d'admirer l'étonnant instinct de ma bête qui avait l'air de deviner les obstacles et les évitait sans retarder pour cela son allure. Nous ralentîmes le pas du reste pour permettre à M. Van der Flitt de nous rejoindre.

— Ne sommes-nous pas bientôt arrivés? fut sa première parole.

— Nous n'avons guère fait plus de 6 à 7 lieues, répondit l'estanciero.

— Ah! mon Dieu! Je n'arriverai jamais! Ah! que j'ai chaud.

— Nous nous reposerons bientôt à l'ombre.

Cette promesse parut relever le moral de notre compagnon. Vers midi nous arrivâmes devant une sorte de hutte couverte en chaume qui devait servir d'habitation à quelque *gaucho* (gardien des troupeaux qui peuplent ces solitudes). Comme nous nous en approchions nous voyons un cavalier au teint basané, type parfait de l'Argentin des campagnes, moitié Andalou et moitié Indien, se dirigeant vers nous. Tout en nous saluant il nous pria de venir nous reposer quelques minutes dans son *rancho* (c'est ainsi que l'on appelle ces sortes de maisons rustiques). Nous ne nous le fîmes pas dire deux fois, et quelques instants plus tard nos trois montures étaient attachées à un pieu planté devant la maison et qui sert à cet usage. Tandis que notre hôte allait chercher de l'eau à un puits voisin, nous dressâmes la table à l'aide de nos provisions de route. Une heure après nous reposions tous les cinq dans les hamacs que nous possédions. Notre gaucho, assis à la porte de sa demeure, chantait une mélancolique mélopée en s'accom-

pagnant de sa guitare. Je m'endormis alors d'un profond sommeil.

Mais l'heure de la sieste est passée; il est 2 heures, et il est temps de reprendre le voyage si nous voulons arriver avant la nuit à l'estancia de don Andrès. D'ailleurs nos chevaux sont reposés, ils ont brouté l'herbe du petit fossé qui entoure le rancho. Cette nourriture leur suffit au milieu des plus grandes fatigues. Mais vu la course précipitée qu'il nous restait à faire, nous leur donnâmes quelques litres d'orge que notre généreux gaucho voulut bien nous offrir pour eux. En échange nous lui laissâmes une gourde de bon cognac que nous avions emporté de Cordoba.

Pendant quatre heures, la gaîté de don Andrès et les quolibets dont nous accablons le pauvre Van der Flitt qui ne cesse de gémir, nous font oublier les fatigues de cette chevauchée.

La chaleur très forte pendant un moment devient de plus en plus supportable. Vers six heures, le soleil semble activer sa course à mesure qu'il approche de la ligne d'horizon. Bientôt nous le voyons disparaître derrière les hautes herbes,

et au monotone silence du grand jour succède la sonorité d'une nuit australe. Un concert d'insectes s'élève du sol, tandis qu'au loin les crapauds innombrables font entendre un long et uniforme coassement comparable aux miaulements du chat. Aucune étoile au ciel, mais de lourdes et ténébreuses vapeurs fuyant sous la pâle clarté d'une lune voilée.

Don Andrès et les peones paraissaient inquiets de cet état de choses.

— Pourvu que nous ayons de la pluie! me dit-il.

— Ah! mais non! m'écriai-je; je ne vois pas la nécessité d'être trempé.

— J'ai laissé mon parapluie à Cordoba, soupira le Hollandais.

— Vous souhaiterez bientôt d'être mouillé, répond don Andrès.

Je m'aperçus en effet que les ténèbres les plus opaques remplissaient peu à peu l'atmosphère et nous dûmes arrêter nos montures. Impossible de continuer, rien ne nous indiquant plus notre route.

Nos chevaux semblaient nerveux et inquiets comme dans l'attente de quelque événement

terrible. Je comprenais bien que la situation était critique, sans un abri, sans pouvoir avancer de peur de nous perdre, ne nous voyant presque plus et secoués par le tremblement de nos bêtes.

Je n'osais questionner mes compagnons tant les moments me paraissaient solennels. J'attendais anxieux que tout le ciel crevât sur nos têtes en déluge, mais pas une goutte d'eau ne venait humecter la prairie. Nous restâmes ainsi un long moment sans échanger une parole. Tout à coup, nos chevaux se raidissent dans un suprême soubresaut. Un formidable coup de tonnerre venait d'ébranler l'espace, tandis qu'une pluie d'étincelles électriques illuminait la pampa, qui sous ces jets saccadés de lumière prit un aspect fantastique. Les herbes paraissaient embrasées et l'horizon noyé dans une clarté immense. La plaine devenait mouvante sous le souffle puissant du *pampero* (1), qui menaçait de nous enlever dans ses tourbillons furieux. Nous avions fait coucher nos montures, nous nous tenions nous-mêmes à plat

(1) Vent glacial du Sud.

ventre, accrochés aux touffes d'herbe, et l'innombrable bétail de la prairie, si paisible dans le jour, sous la chaude lumière du soleil, que nous ne l'avions aperçu qu'à de rares intervalles sur notre route, tournoyait maintenant en gambades frénétiques, et tandis que les crapauds s'étaient tu, un long et lugubre mugissement s'élevait de toutes parts vers le ciel, comme l'immense et douloureuse manifestation d'une suprême angoisse.

Ce que dura cet état de choses, je ne pourrai le dire, une heure peut-être, mais je compris alors le désir qu'avait exprimé don Andrès lors des premiers symptômes de la tempête, une bonne averse nous aurait en effet épargné l'horreur d'un orage électrique.

Enfin la croix du Sud a repris sa place dans le firmament austral; nous pouvons reprendre notre route, mais nous nous apercevons alors qu'un peon a disparu. Don Andrès pousse des appels réitérés, pas de réponse. Nous parcourons les environs de notre halte, en prenant chacun une direction différente, et bientôt nous entendons le second domestique crier :

— Aqui! aqui! (Ici!)

Nous nous précipitons, et nous voyons son malheureux camarade étendu sans mouvement, la figure ensanglantée. Il tenait encore, serrées dans ses mains crispées, les touffes d'herbes auxquelles il s'était accroché; mais la tourmente, véritable simoun argentin, l'avait arraché de terre, projeté et roulé à plus de 30 mètres de l'endroit où il était étendu. C'est à grand'-peine que nous parvenons à lui faire reprendre ses sens. Heureusement aucun membre n'est brisé; il est seulement moulu par l'affreuse voltige qu'il vient d'exécuter.

Nous le mettons sur son cheval, soutenu par son camarade et moi, et nous continuons notre route. Trois heures après, nous nous trouvons dans le grand *patio* (cour) de l'estancia de don Andrès.

IV

LA CHASSE A L'AUTRUCHE

La famille Balejo tout entière nous attendait. L'estanciero avait donné l'ordre à notre peon d'attendre quelques instants avant d'entrer pour ne pas attrister dans les premiers moments sa famille par le spectacle du malheur survenu pendant notre route.

Le père de don Andrès, grand et droit malgré ses soixante-dix ans, s'avança le premier au-devant de nous, en nous souhaitant la bienvenue. Doña Luisa et ses deux filles entouraient don Andrès et lui exprimaient par des caresses leur bonheur de le revoir. La présentation faite, nous nous précipitâmes, c'est le mot, vers la table de la salle à manger où un quartier de viande froide nous faisait les yeux doux. Après une journée de cheval, on ne pense qu'à manger et dormir, aussi sans plus de façon, les exigences

de l'estomac apaisées, je priai notre hôte de m'excuser et de me permettre de me jeter au plus tôt sur un lit.

Je me retournai vers Van der Flitt qui ne soufflait mot, pour savoir s'il ne partageait pas mon impatience de prendre du repos, et je m'aperçus qu'il dormait déjà sur sa chaise; je le secouai énergiquement.

— A moi! au secours!... enlevé... simoun... au feu! — Ah! pardon, fit-il en se réveillant tout à fait, mais je ne suis pas habitué encore à ces émotions... Vous disiez donc, cher don Andrès?

— Que nous avons le plus grand besoin de sommeil réparateur et que nous ferons demain plus ample connaissance avec ces dames qui nous accueillent si cordialement, fis-je aussitôt.

— Nous le comprenons parfaitement, dit doña Luisa.

Nous n'étions pas depuis cinq minutes dans notre chambre commune que Van der Flitt ronflait comme un orgue, et je n'affirmerai pas que, quelques instants plus tard, je ne faisais pas ma partie dans ce concert.

Cependant quand je m'éveillai le lendemain assez tard dans la matinée, les mêmes sonorités

résonnaient dans la chambre, et il fallut que je fisse un bruit épouvantable pour tirer à son tour de son sommeil mon compagnon de voyage. Nos couchettes se composaient de cadres de bois tendus de toiles; il n'y a pas d'autre lit dans les campagnes argentines. Quant au lavabo il était remplacé par un sceau d'eau glacée, dans laquelle je plongeai ma tête avec délices.

Don Andrès nous ayant entendu remuer vint nous souhaiter le bonjour.

— Eh bien! monsieur Van der Flitt, êtes-vous reposé de votre course d'hier?

— Hélas! je suis moulu, brisé, et je ne pourrai remuer bras ni jambes de longtemps, je crois!

— Allons! ne vous désolez pas, demain il n'y paraîtra plus. Si vous voulez, monsieur Morain, je vais vous faire visiter l'estancia.

Après avoir avalé un bol énorme de café au lait accompagné de quelques petits gâteaux beurrés de farine de maïs, je partis avec mon hôte visiter son domaine. Mon premier soin fut de m'informer de la victime de l'orage de la veille et nous fûmes le voir dans le corps de bâtiment réservé aux serviteurs. Les deux filles de

mon hôte le soignaient avec une pieuse sollicitude. En arrivant on avait lavé la plaie de la tête à l'eau glacée, et il avait repris ses sens. Maintenant il était hors de danger. Quelques jours de repos et il n'y paraîtrait plus.

Rassuré sur son compte, je suivis don Andrès vers une autre partie de la ferme.

L'estancia se compose de plusieurs bâtiments diversement affectés et disposés autour d'une cour intérieure communiquant directement avec le *campo* (1). Vue du dehors c'est un grand bâtiment carré, aux murailles épaisses et possédant peu d'ouvertures. L'aspect général est celui d'une espèce de citadelle où l'estanciero, sa famille et ses nombreux peones trouveraient un asile et un lieu de défense contre les attaques des hordes indiennes qui, il y a à peine une dizaine d'années, infestaient encore ces riches contrées. Aujourd'hui les Indiens, grâce à la guerre entreprise par le général Roca Julio, ont été refoulés soit vers les forêts du Nord, soit vers les plaines arides de la Patagonie. Ils ne sont plus à craindre, mais l'usage est consacré, et les

(1) Proprement la campagne.

estancias continueront à prendre le caractère sévère de fortins.

Montant à cheval — car les trois quarts de la vie se passent à cheval dans ces pays — nous poussâmes une pointe dans la plaine.

— Le bétail, m'explique alors mon guide, vit à l'état libre, sous la surveillance des gauchos qui montés sur des chevaux et armés de lances doivent le protéger contre les attaques des fauves, ou la rapine des écumeurs de pampas. Chaque propriétaire possède une marque particulière pour son bétail, de sorte que, se mélangeât-il avec d'autres, il peut toujours reconnaître le sien.

« L'herbe sauvage de la pampa est la seule nourriture de tous ces animaux : moutons, bœufs ou chevaux. Les rivières sont rares, mais l'eau qui tombe en assez grande quantité creuse des trous où elle se conserve, c'est dans ces sortes de mares que les troupeaux s'abreuvent. Presque toute la grande province de Buenos-Ayres, à part quelques parties où on cultive le maïs, est affectée à l'élevage des moutons et par conséquent à l'industrie des laines brutes. A la province de Cordoba, où nous sommes

ainsi qu'à celles de Santiago de l'Estero et de San-Luis, est réservé le grand élevage des bœufs pour les fabriques de conserves de viandes, ainsi que pour l'exportation des cuirs. Santa-Fé est le centre des colonies agricoles. Entre-Rios est la patrie de cette belle race de petits chevaux argentins dont vous avez déjà fait la connaissance. A San-Juan et à Mendoza, se cultive la vigne qui, outre ses vins liquoreux et estimés, donne lieu à un grand commerce de raisins secs pour la consommation du pays. Enfin dans le nord de la République, sur la limite du tropique, on commence à cultiver le café avec un certain succès, et à faire des essais de plantation de canne à sucre. »

Tous ces détails étaient pleins d'intérêt pour moi, et je remerciai chaudement don Andrès de sa complaisance.

Nous étions de retour à onze heures pour le déjeuner. Van der Flitt toujours gémissant nous rejoignit, nous nous mîmes à table, servis par doña Luisa et ses filles, car il est d'usage dans ces campagnes argentines que les femmes servent leur mari à table, ne mangeant elles-mêmes qu'après les hommes. On ne fait excep-

tion à cette règle que les jours de réjouissances familiales.

Mon hôte me promit de me faire chasser l'autruche, que l'on rencontre en assez grande quantité dans ces parages, mais pour que mon rôle ne se bornât pas à celui de simple spectateur, il était nécessaire que j'apprisse à lancer les *bolas* (1). La chasse au fusil n'offrant qu'un médiocre intérêt, je me mis donc pendant quelques jours à m'exercer et je décidai même M. Van der Flitt à en faire autant. Je dois dire sans fausse modestie que mes progrès furent beaucoup plus rapides que les siens.

Le señor Balejo m'avait mené entre temps chez quelques voisins dont les habitations étaient distantes d'au moins sept à huit lieues et les avait conviés à cette chasse pour le 12 février. C'était une occasion pour se livrer à un de ces festins pantagruéliques qui sont d'autant plus longs qu'ils sont plus rares.

(1) Arme indienne composée de deux ou trois boules de pierre enveloppées de cuir et réunies par des courroies d'inégale longueur. On prend une boule dans la main et on fait rapidement tournoyer les autres au-dessus de sa tête pour envoyer le tout sur le but. Ces lanières s'enroulent autour de l'animal et paralysent ses mouvements.

Au jour dit, dès six heures du matin, nous nous trouvions réunis à huit pour cette chasse à une cabane de gaucho, située à trois lieues environ de l'estancia.

Je dis chasse, mais le terme course à l'autruche conviendrait bien mieux à ces sortes d'exercices.

En effet, les chasseurs sont montés sur d'excellents chevaux et armés de bolas. C'est justement dans l'adresse qu'il faut déployer dans le lancement de cet engin, que réside tout le charme de la chasse. Le gaucho nous avait indiqué la direction à suivre pour rencontrer une bande d'autruches, et effectivement nous apercevions bientôt une dizaine de ces animaux disgracieux à quelque distance. Nous nous lançâmes à leur poursuite.

L'autruche, grâce à ses ailes, court, ou plutôt vole avec une vitesse remarquable. Cependant les chevaux de la Plata, surtout ceux qui sont dressés pour la chasse aux bolas, parviennent à la suivre. Mais ce qui rend la course intéressante, c'est que ce volatil, après avoir parcouru un ou deux kilomètres en droite ligne, se retourne vivement, laissant les chevaux et leurs

cavaliers poussés en avant par la rapidité de leur course. Il faut donc promptement arrêter son cheval et tourner bride à toute vitesse. Ceci fait, on rejoint l'autruche qui recommence le même stratagème. Il s'agit donc de bien saisir le moment où l'autruche se retourne pour lui lancer les bolas.

Le pauvre Van der Flitt suait sang et eau et se démenait comme un possédé sans jamais atteindre la bête qu'il poursuivait de son arme. Presque tous nos compagnons étaient parvenus à renverser leurs victimes, et j'admirais la grâce avec laquelle ils opéraient. Quant à moi, j'avais plusieurs fois touché mon autruche avec une des boules, mais loin de la saisir, le contact cinglant de celle-ci lui imprimait une plus grande vitesse. Les amis de mon hôte se portèrent au-devant de ma victime désignée qui se voyant menacée de tous côtés s'arrêta net. Au repos, je fus plus adroit ou plus heureux, et je la renversai. Un hourra formidable fut poussé en mon honneur; ces messieurs trouvaient que pour un début je ne m'en tirais pas trop mal.

M. Van der Flitt avait renoncé à sa poursuite

et venait nous rejoindre tout penaud au même instant. Après l'avoir consolé de son échec, nous regagnâmes l'estancia, laissant aux peones qui nous avaient suivis à distance le soin de ramener les autruches à la ferme.

V

FETE A L'ESTANCIA

Quand nous arrivâmes à l'estancia, le dîner était préparé sur une grande table rectangulaire que les jeunes filles avaient couverte de fleurs cueillies dans le petit jardin. Tout le monde s'attabla, les hommes d'un côté, les femmes en face.

Le premier mets qui nous est présenté est un joli cochon de lait, bien rôti, bien grillé — goret en drap d'or, comme dit Brillat-Savarin. La pièce est posée par le peon devant don José qui taille dans la bête le morceau qui lui convient et fait glisser le plat devant son voisin qui en fait autant.

Si les viandes sont variées, la façon dont elles sont préparées est presque toujours la même : grillade sur grillade ; aux quartiers de mouton, succèdent les quartiers de bœuf. Pour

la circonstance on avait tué un veau, chose fort rare dans les campagnes argentines où tous les animaux atteignent leur plus fort développement avant d'être abattus.

Voici venir des canards sauvages qui abondent dans les marais d'alentour. Naturellement ils sont rôtis. Seules les omelettes et les crêmes de toutes sortes font diversion aux tranches grillées. Quant au pain, on n'en mange pour ainsi dire pas et des légumes bien rarement, c'est ce qui fait qu'on peut absorber de telles quantités de viande. Aussi les gens de ces campagnes sont-ils beaucoup plus robustes que ceux de nos pays européens. Il est vrai que l'air vif et dense de l'Argentine contribue pour beaucoup à développer les facultés digestives et nutritives des enfants des pampas.

M. Van der Flitt s'en donnait à cœur joie, la table était son véritable élément. Par moments il faisait entendre une exclamation admirative, à l'arrivée d'un nouveau quartier de rôti, et sa face s'épanouissait d'aise, je crois qu'il se serait facilement habitué à cet ordinaire.

Il était nuit quand nous quittâmes la table. Quelques instants après, la cour de l'estancia

était éclairée par de grands feux d'herbes séchées et j'eus l'heur d'assister à une *soirée dansante*. Un gaucho pinçait de la guitare pendant que les autres domestiques, hommes et femmes, se livraient à une sorte de danse ou plutôt un énorme trémoussement du corps sur un tout petit espace.

La fête dura très avant dans la soirée, c'était original, mais trop long, et je me tenais à quatre pour ne pas imiter Van der Flitt qui, sans vergogne, digérait en dormant dans son coin l'énorme quantité de victuailles qu'il avait engloutie.

Parmi les invités du señor Balejo se trouvait un de ses parents, nommé Carlos Hernandez, dont l'estancia était située à environ treize lieues de celle où nous étions, dans la direction de Santa-Fé. Comme cette ville était le but que je m'étais assigné, et que trente lieues de pampas me séparaient encore des premières colonies agricoles, je devais passer par sa ferme. Il voulut bien m'attendre un jour pour que je puisse faire à mon aise mes adieux à mes hôtes, dont la réception avait été si cordiale, et à M. Van der Flitt, qui devait retourner à Cordoba

pour rejoindre, par Villa-Maria, Villa-Mercedès et San-Luis, le point terminus de la voie ferrée aux pieds des Andes : Mendoza.

Trois jours après, don Andrès devait envoyer à Cordoba un chariot de peaux de bêtes, et le brave Hollandais préférait la promiscuité peu parfumée de ces cuirs à la fatigue du cheval qu'il avait endurée en venant. Je n'ai plus entendu parler de lui, mais j'espère, si la traversée de la Cordillière ne lui a pas été fatale, le revoir dans son pays, la pipe aux dents, devant une chope de faro.

Don Andrès me força à accepter son meilleur cheval. Pour moi, m'étant fait adresser directement mes bagages à Santa-Fé, je n'avais rien à lui laisser comme souvenir.

Le 14 février, de grand matin, je quittai l'estancia sur *mon* cheval, accompagné de toute la famille, à cheval aussi, qui ne nous quitta, don Carlos et moi, qu'au bout d'une heure environ, après force accolades et poignées de main.

Toujours le même désert d'herbes coupées de distance en distance par le dos d'un taureau ou d'une vache paissant paisiblement. Cependant

notre route fut agrémentée par un événement qui eût pu tourner au tragique, mais qui se termina d'une façon fort drôle. Un taureau excité sans doute par les morsures d'une mouche tournoyait sur lui-même avec fureur et, nous apercevant à une courte distance, fondit sur nous, tête baissée.

— Éloignez-vous un peu, me dit alors don Carlos, et regardez derrière vous.

Je fis ce qu'il me disait et je vis le taureau lancé à ma poursuite. J'avais à peine vingt pas d'avance, et n'étais qu'à moitié rassuré. Le señor Hernandez avait fait faire un écart à sa monture et je le vis, aussitôt le taureau devant lui, le poursuivre à son tour, et en passant près de lui à fond de train, saisir la queue dressée de l'animal et d'un effort vigoureux, enlevant le train de derrière du taureau, lui faire faire la culbute. L'animal, ahuri de sa chute, fut un instant sans se relever et quand il put reprendre sa course nous avions une avance considérable qui le força bientôt à arrêter sa poursuite.

Nous arrivâmes de bonne heure à l'estancia du señor Hernandez. Malgré l'urbanité de mes nouveaux hôtes, je ne voulus pas m'y arrêter

plus d'une nuit, et le lendemain matin je repartis pour Rafaela, la colonie la plus avancée dans la pampa. Don Carlos avait tenu à m'y accompagner et ne me quitta que lorsque nous atteignîmes les premières terres cultivées.

Le fils des pampas ne peut voir sans tristesse le développement toujours croissant des terres labourées. Chaque jour, c'est une prairie de plus qui tombe aux mains du colon cultivateur, et le jour est proche où la terre des estancieros aura disparu sous le socle acéré de la charrue, pénétrant dans la terre au pas lent des bœufs domestiqués.

VI

LES COLONIES AGRICOLES

Enfin 80 lieues viennent d'être parcourues : je suis au bout de la pampa, sur la lisière des grandes colonies agricoles qui s'étendent autour de Santa-Fé, noyées dans un océan d'épis dorés de 50 lieues de rayon.

Je crois qu'il est bon de donner ici quelques notions très générales sur ce qu'on appelle dans la République Argentine les colonies agricoles.

Les colons, quelle que soit la nation à laquelle ils appartiennent, jouissent de tous les avantages que possèdent les fils du pays. Cependant, la plupart n'ont pas opté pour la nationalité argentine, quoique la naturalisation s'obtienne très facilement. Dans quelques colonies et principalement celles qui ont été créées par les Allemands, la langue castillane n'est pas d'un usage courant. J'ai vu même des petits-fils de

colons, du Valais allemand, ignorer complètement la langue nationale; mais aujourd'hui que l'instruction a été décrétée obligatoire pour tous, les enfants de colons, quelle que soit leur nationalité d'origine, sont tenus d'apprendre le castillan, seul idiome enseigné dans les école primaires.

Au centre géographique de chaque colonie a été réservé un vaste emplacement où s'élèvent les monuments publics et les maisons de commerce.

Là se trouvent : l'église, l'école et la maison du juge civil. Ce magistrat représentant du gouvernement provincial, qui exerce en même temps les fonctions de maire, est assisté d'un ou deux agents représentant la force publique. Les maisons de commerce, sortes de bazar où l'on vend tout ce qui peut être nécessaire à l'existence dans ces campagnes, sont aussi situées sur la grande place ou à proximité.

Au point de vue administratif, chaque colonie est constituée en une sorte de municipalité représentée par une commission de délégués nommée par tous les membres de la colonie, naturalisés ou non. Cette commission munici-

pale ne possède aucune prérogative politique, elle ne s'occupe que des besoins d'intérêt local.

Ces colonies ne sont pour le moment qu'agricoles et les seuls établissements qu'elles possèdent sont des moulins ou quelques brasseries.

Il y a une véritable agglomération d'individus, aussi le commerce y est-il considérable. Plusieurs lignes de chemins de fer ont été créées en vue du transport des produits agricoles composés en majeure partie de blé, maïs et graine de lin. La tige de cette plante n'est pas employée encore à la fabrication des tissus. Quelques essais cependant ont été tentés dans ce but mais sans aucun succès : l'installation du matériel nécessaire est très coûteux, et de plus il est très difficile de se procurer les ouvriers aptes à cette industrie.

Mais un jour viendra où la République Argentine n'aura plus rien à nous envier sous ce rapport. L'énorme quantité des matières premières qu'elle possède pouvant donner naissance à une évolution industrielle des plus considérables.

Je me bornerai à ces simples détails économiques, ne voulant pas empiéter sur une ques-

Nous arrivâmes de bonne heure à l'estancia du señor Hernandez... — Page 52.

tion dont la matière est trop considérable pour que j'essaye de la traiter ici.

Durant mon séjour dans les colonies agricoles j'avais établi mon quartier général à San-Geronimo, située à égale distance de deux lignes ferrées, ce qui me permettait de faire de fréquentes excursions sur divers points pouvant m'intéresser. San-Geronimo, quoique admirablement choisie comme centre stratégique, est néanmoins une colonie de très peu d'importance. Fondée par des Allemands, elle est restée allemande, au point même que les sermons du dimanche sont faits en langue germanique.

J'étais descendu dans une petite posada tenue par une vieille femme, en l'absence de son mari qui voyageait alors pour affaires. Cette auberge était le soir le lieu de réunion de ce que la colonie possédait de plus *select*. On y voyait le señor juge faisant sa partie de billard avec un gros cultivateur, pendant que le pharmacien qui faisait en même temps l'office de médecin, la forte tête de l'endroit, était le centre d'un foyer de conversations politiques et sociales. A ce sujet je dois dire que ces espèces de demi-savants sont très préjudiciables au bon sens qui géné-

ralement règne dans ces paisibles contrées.

Le choléra fit son apparition à San-Geronimo presque au moment de mon arrivée. Il est vrai que d'autres colonies voisines étaient déjà très contaminées par l'épidémie. On doit penser la terreur qu'un semblable fléau inspire à des hommes qui de leur vie n'ont jamais éprouvé le moindre malaise. Et ceci est un côté remarquable de ces heureuses contrées que les médecins ont fort peu de clientèle. Je connais nombre de colonies, même plus importantes que la moyenne de nos cantons de France, qui n'ont jamais connu la nécessité d'en posséder un, à part certains accidents qui relèvent plutôt de la chirurgie que de la médecine.

C'était la première fois que je me trouvais en présence du choléra. Je me souviens qu'il y a quelques années on fit beaucoup de bruit à Paris au sujet de quelques cas qui avaient éclaté dans certains quartiers malpropres.

D'ailleurs la chose s'était réduite à quelques décès constatés de droite et de gauche, et bientôt, grâce à la mobilité de sentiments qui caractérise les Parisiens, on n'en entendit plus parler.

Mais ici l'intensité du fléau avait de quoi

m'impressionner. Il est d'usage dans ce pays, comme dans beaucoup de villages de France, de sonner le glas chaque fois qu'un décès est annoncé, quelle que soit l'heure; à tout instant le son lugubre des cloches apportait aux campagnards terrorisés la nouvelle qu'un des leurs venait de succomber, victime de l'effroyable maladie. On enregistrait ainsi chaque jour une dizaine de décès : pour une si petite colonie que San-Geronimo c'était hors de proportion, aussi la terreur était-elle grande. Cependant nul n'émigrait; d'ailleurs où auraient pu aller ces pauvres colons, toute la province était contaminée. On se résignait donc, mais nul ne pourrait décrire l'horreur qu'on éprouve devant un mal aussi hideux. C'était de la répulsion qu'inspiraient les victimes aux personnes qui les soignaient. La plupart de ceux qui étaient atteints mouraient sans que rien ne vienne soulager leur terrible et douloureuse agonie. Qui sait si par des soins éclairés on n'aurait pas pu sauver une partie de ces malheureux! Et puis les attaques étaient si soudaines et si foudroyantes qu'en la plupart des cas, on n'aurait pas eu le temps de faire venir un médecin, qui d'ailleurs

n'aurait pu se rendre à toutes les demandes d'assistance, vu l'étendue de la colonie et l'éparpillement des habitations. A la posada, les petites réunions étaient devenues plus lugubres; non qu'on s'abstînt d'y venir, loin de là. Au contraire, dans cette affliction générale, on se recherchait; car l'isolement était ce qu'il y a de plus effrayant. Chacun apportait sa part de sinistres nouvelles :

— Ce pauvre Ramiro a perdu sa fille tantôt.

— Elle était bien délicate et chétive!

— Oui, disait un autre, elle était marquée pour succomber jeune.

Ou bien :

— Savez-vous que don Antonio est mort à cinq heures?

— Cela ne m'étonne pas : il y a longtemps que je lui prédis qu'il finira mal.

— Et puis il buvait trop.

Et ainsi de suite, chacun essayant de trouver à l'accident une cause toute naturelle. Les esprits faibles — et c'était la majorité — essayaient de cette façon de se rassurer sur leur sort, ne se reconnaissant pas le défaut qu'on venait de prêter si gratuitement à la victime.

L'un accordait une influence préservatrice à une certaine structure du corps, à un certain tempérament. Un autre affirmait que le moral y était pour beaucoup, et que plus on a peur, plus on est exposé aux atteintes du fléau.

Puis, une fois réunis, ils n'osaient plus se séparer; chacun en s'en allant cherchait un compagnon de route; on accompagnait son voisin jusque chez lui, puis on le priait de venir vous reconduire à son tour, tant l'isolement dans la nuit paraissait plein de menaces.

Il ne faudrait pas se faire une idée des posadas sur les hôtels européens. Une grande salle, sorte de dortoir, renferme jusqu'à dix lits, du même acabit que ceux que l'on trouve dans les estancias. Alors j'avais deux compagnons de chambre : c'étaient deux jeunes Italiens, représentants de commerce, de passage à San-Geronimo.

Nous constituions, à nous trois, les seuls locataires de la posada. Vers onze heures du soir — c'était la nuit du 1er au 2 mars, dussé-je vivre cent ans, jamais je n'oublierai cette date — nous nous couchâmes de bonne humeur, en parfaite santé; nous avions même une certaine gaîté, étant donné que nous avions passé la

soirée assez allègrement, nous moquant, en esprits forts, des terreurs de ces pauvres colons.

Je ne tarde pas à m'endormir, mais je suis bientôt tiré de mon sommeil par des cris déchirants. J'allume immédiatement ma bougie, et me dirigeant vers mes voisins, je demande ce qui se passe. Seuls des hurlements de douleur me répondent. Anxieux, j'approche ma lumière du visage d'un de mes compagnons, puis de l'autre. Ce que j'entrevois alors est si horrible qu'instinctivement je recule de quelques pas, et cela si précipitamment que ma bougie s'éteint. Mais je reprends vite possession de moi-même, et ayant raillumé ma bougie, je retourne à leur chevet ayant l'horrible conviction que j'ai devant moi deux hommes atteints du choléra. Une sueur froide me parcourt tout le corps. On peut être brave, ne pas reculer devant un danger pressant, et se sentir troublé devant cette menace inéluctable du mal horrible dont la triste manifestation s'offrait inopinément à moi!

Les deux malheureux n'avaient plus visage humain; leurs yeux disparaissaient presque

dans la bouffissure des chairs tuméfiées, leur peau prenait des teintes verdâtres. A l'expression de leurs regards se fixant sur moi, je voyais qu'ils n'avaient pas perdu connaissance et qu'ils me reconnaissaient.

Je ne savais que faire : je sortis précipitamment de la chambre et courus réveiller la propriétaire.

A cette triste nouvelle, la pauvre vieille ne put faire autre chose que de pousser des cris de frayeur. Je vis que je ne tirerais rien de cette femme, la peur l'avait comme abrutie, et elle se trouvait incapable de me donner quelque renseignement.

Heureusement, il y avait dans cette maison un peon nègre; je courus au hangar où il était couché; mis au courant de ce qui se passait, il se leva sans difficulté. Tandis qu'il se rendait auprès des malades, je courais chercher le pharmacien. Celui-ci arriva quelques instants après, regarda à peine les malheureux, et s'en alla en me disant qu'il n'y avait rien à faire.

Aidé du nègre, qui, dans cette circonstance, fut d'un dévouement au-dessus de tout éloge, je frictionnai leurs membres à tour de bras. Le

choléra se manifeste par des crampes horribles qui retournent complètement les membres tout en contractant horriblement les muscles du visage.

Les yeux étaient maintenant si enfoncés qu'on ne les voyait presque plus. Les ongles des doigts disparaissaient peu à peu; dans les rares intervalles d'accalmie qui succédaient parfois aux crises, les misérables essayaient de parler. Ils se rendaient absolument compte de leur situation et savaient qu'ils n'en avaient plus que pour quelques heures.

D'ailleurs ils appelaient la mort à grands cris tellement leurs souffrances étaient intolérables.

Je laisse à penser ce que j'éprouvais moi-même devant une infortune si consciente d'elle-même. Je n'essayais même pas de détourner leur esprit de la pensée de la mort. Je restais silencieux sous leurs regards fixes, et, par moments, je me sentais défaillir. N'eût été le sang-froid du nègre, dont l'exemple me soutenait, je crois que je n'aurais jamais eu la force de rester là jusqu'au bout.

Heureusement que le peon avait été chercher

une bouteille de rhum, et de temps en temps quelques gorgées me rendaient l'énergie nécessaire. A trois heures du matin, il ne restait plus que deux corps difformes et méconnaissables, aussi noirs que du charbon. Ils étaient morts presque en même temps après une agonie de quatre heures.

Je restai donc en présence de deux cadavres hideux. Je jugeai inutile d'aller encore une fois réveiller la maîtresse de la maison, qui, certes, n'aurait pas bougé de son lit. Une ordonnance municipale prescrivait que l'inhumation eût lieu immédiatement après le décès. Aussi, accompagné du nègre, je me rendis chez le menuisier chercher deux cercueils que nous transportâmes nous-mêmes sur nos épaules. Mettre les corps en bière, clouer les cercueils, fut l'affaire d'un instant. Je m'acquittai moi-même de cette tâche pendant que le nègre attelait deux chevaux à une charrette, et une heure après, nous étions au cimetière laissant les deux cercueils déposés dans une petite chapelle qui était depuis l'apparition de l'épidémie affectée à cet usage.

Lorsque je revins à l'auberge, les premières

lueurs du jour commençaient à pâlir la plaine vers l'Orient. J'étais abattu par les émotions ressenties dans cette terrible nuit; l'énergie dont j'avais fait preuve dans ces tristes moments m'abandonnait maintenant que la besogne lugubre était achevée. Silencieusement, j'avalai un grand bol de lait chaud que la servante me présenta et sans prononcer un mot je me dirigeai vers la grange où je me laissai tomber sur des herbes séchées. Grâce à la forte dose d'alcool que j'avais absorbée, ma tête s'alourdissait peu à peu; privé de la faculté de penser, je m'endormis bientôt d'un sommeil profond et sans rêve. Ce sommeil fut, je crois, un grand bienfait pour mes nerfs épuisés par cette terrible nuit où j'avais tant lutté contre la terreur répulsive que me causait l'effroyable spectacle que j'avais supporté jusqu'au bout.

Quand je me reveillai, le souvenir des heures d'agonie me revint : mon moral était trop frappé pour que je pusse surmonter les tristes appréhensions qui envahissaient peu à peu tout mon être. Comment avais-je pu échapper au sort de mes compagnons de chambre? n'allais-je pas bientôt succomber aussi ?

Dès ce moment, je pris le pays en horreur et n'eus plus qu'un désir : le quitter immédiatement. Je partis le lendemain matin pour Santa-Fé. Durant le trajet, que je fis en diligence, pour me rendre à la *stacion de Las Tunas*, je ne pus me défendre de jeter un regard de tristesse sur ces campagnes que j'avais trouvées si belles les premiers jours, et dont maintenant les gerbes nouvellement fauchées paraissaient couvrir des cadavres.

VII

LE RIO PARANA

Le 8 mars, j'arrivai à Santa-Fé, je retrouvai là mes bagages, que, ainsi que je l'ai dit, j'avais fait envoyer de Buenos-Ayres directement en cette ville. La *Diana* partait le lendemain pour Asuncion (l'Assomption) remontant le cours du rio Parana.

Je n'avais pas l'intention de m'arrêter à Santa-Fé, qui présente le même aspect que Buenos-Ayres, et par conséquent ne m'offrait qu'un médiocre intérêt. Aussi je me rendis à bord dès le soir même, et le 9 à six heures du matin, la *Diana* m'emportait vers de nouveaux pays. Du reste ce départ précipité était pour moi une heureuse circonstance dont je me réjouis fort, car malgré la grande fatigue que je ressentais, les lugubres événements de San-Geronimo étaient trop présents à ma mémoire,

pour que je n'appréhendasse pas d'avoir à séjourner quelques jours à Santa-Fé.

La *Diana*, de la Compagnie brésilienne de navigation, est une véritable miniature de nos grands paquebots. On y trouve tout le confortable voulu : un salon fort bien aménagé pour les repas, un autre qui sert de lieu de conversation et de salle de jeu, et qui, grâce à un bon Pleyel, se convertit chaque soir en salle de danse. Sur le Parana, rien à craindre des coups de mer, aussi les cabines au lieu d'être situées dans les batteries et, par conséquent, presque toujours plus bas que la ligne de flottaison, se trouvent au contraire placées sur le pont, de telle sorte qu'au-dessous de celles-ci on jouit d'une espèce de terrasse formant un second pont ou dunette. On comprend les avantages qu'offre une telle disposition ; le premier c'est d'avoir une cabine très aérée, ce qui n'est pas d'un mince agrément dans cette navigation à l'intérieur des continents; le second, c'est de jouir de la lumière, au moins pendant le jour ; plaisir qui est souvent inconnu dans les grandes traversées.

Je dormais encore quand les amarres furent

détachées; c'est le premier mouvement du bateau en marche qui me réveilla. D'ailleurs il faisait encore nuit. Je me louais fort d'être venu coucher à bord. Je pourrais me lever quand bon me semblerait, sans autre préoccupation que celle de sonner le garçon de cabine pour qu'il m'apporte mon premier déjeuner.

Malgré l'exiguïté de ma couchette, j'avais passé une fort bonne nuit, et puis j'avais enfin retrouvé quelque chose de moelleux : un matelas, dont j'avais perdu la notion depuis Buenos-Ayres. Je parle là de la couchette, mais que de choses aussi je retrouvai dans ma cabine et qui m'avaient fait complètement défaut dans mon voyage à travers la pampa !

Des ustensiles de toilette, un bon sopha sur lequel je comptais faire ma sieste pendant les heures de forte chaleur. Et pour comble de raffinement ma cabine était éclairée à la lumière électrique. Se coucher à la lumière! quelle nouveauté pour moi qui, à de rares exceptions près, n'avais eû depuis longtemps l'occasion de souffler même une chandelle une fois couché. Pendant que je passais ainsi en revue tout l'aménagement de mon *camarote*, je m'étais levé et

avais avalé une tasse de chocolat — encore une chose nouvelle — qu'on venait de m'apporter. Cependant tout en procédant lentement à ma toilette je ne cessais d'avoir les oreilles agacées par les tintements saccadés d'une sonnerie électrique suivis chaque fois d'un bruit de roue battant l'eau à faux, ce qui indiquait un arrêt momentané du petit bâtiment. Monté sur le pont, je m'aperçus que nous avancions à la manière des gens ivres, allant tantôt à droite, tantôt brusquement à gauche, puis en droite ligne pendant quelques minutes; un arrêt assez brusque, et quelques tours de roue en arrière. Le capitaine, la main appuyée sur le bouton de la sonnerie électrique que j'avais entendue, jetait au timonier des ordres brefs et répétés. Je m'informai. Nous étions dans une enfilade de passes, toutes plus étroites et plus obliques les unes que les autres; nous n'étions pas encore sur le grand bras du Parana, et la rivière que j'avais vue à Santa-Fé n'était qu'un des nombreux canaux appartenant au fleuve et constituant par là une fourmilière de petits îlots inhabités — et pour cause. Le Parana les couvre en effet au moment des crues et forme alors

une étendue d'eau telle que c'est à peine si l'on distingue la rive opposée.

Enfin, après deux heures de commandements de toutes sortes que je traduirai ici par des « Machine avant! Machine arrière! Vire à bâbord! Vire à tribord! » et autres locutions marines accompagnées de « flou-flou » écumeux causés par les roues et des craquements du navire qui par instant rasait les berges, nous finissons par déboucher sur le grand Parana.

Je ne me figurais pas qu'un fleuve pût présenter une telle nappe d'eau, et ma première impression est que j'ai la mer devant moi. En passant en chemin de fer à Rosario, du haut d'un plateau, j'avais bien entrevu le colossal serpent que semblait être le tortueux rio, mais ici je le contemple à mon aise. Nous voici au milieu et c'est à peine si je distingue la ville de Parana qui est en face de nous sur la rive gauche. Je dois dire que les berges sont plates et que, se confondant avec le niveau du fleuve, elles en paraissent le prolongement. Toutefois sa largeur en cet endroit n'est guère moindre de 4,000 mètres. L'aspect général est sévère, triste même, aucune végétation ne couvre ces rives,

si ce n'est l'herbe des pampas. Par moments, le lit du fleuve se resserre, ce qui nous permet d'entrevoir des bandes de bœufs et de chevaux à demi sauvages qui galopent sur ces bords désolés.

Quelle monotonie de paysage! cette pampa est donc éternelle? On le dirait. Après plus d'un mois passé au milieu de ces hautes herbes, j'en cherche en vain la fin. Depuis deux jours que je remonte le Parana, j'ai beau fouiller l'horizon c'est toujours elle, aussi muette ou aussi mouvante sous le souffle des *pamperos*.

Pas la moindre colline, pas le moindre accident de terrain qui repose la vue de cette plaine infinie. Pas un bouquet d'arbres qui coupe l'uniformité de la perspective.

Des habitations, je n'en vois pas. Quelquefois cependant au milieu de la nuit, on distingue de loin en loin sur la droite de grandes lueurs, ce sont des colons qui brûlent la paille inutile des récoltes finies. Un silence de mort règne dans ces solitudes, la nature même semble assoupie. Seules, les roues de quelque bateau à vapeur viennent parfois troubler le tranquille courant du rio.

J'aperçus enfin, le matin du 12 mars, dans la direction du Nord-Ouest, une longue ligne noire : c'était la lisière du *Gran Chaco*, l'avant-garde de ces immenses forêts qui s'étendent depuis les frontières Nord de l'Argentine jusqu'à l'Orénoque.

VIII

UN COMPAGNON DE ROUTE

Vers midi nous étions devant Corrientès, la dernière station de la Confédération Argentine. En entrant dans ma cabine après déjeuner, je remarquai sur le sopha plusieurs petits colis qui sans doute devaient appartenir à quelque nouveau voyageur devenu mon compagnon de cabine. Cet intrus allait me gâter, et peut-être même me rendre insupportable le reste du voyage. Ce devait être un Américain, un sauvage sans nul doute, son *pancho* jeté sur le sopha me l'indiquait clairement. Je remontai tout de suite sur le pont et m'en fus à l'arrière monologuer mon mécontentement devant les eaux jaunâtres du fleuve. Ce soir-là comme je regagnais mon camarote pour me coucher, j'y trouvai mon compagnon en train d'installer avec soin ses affaires,

mais à mon grand plaisir, je vis que le sopha était toujours libre, tandis que la deuxième couchette avait été préparée pour le nouveau venu.

C'était un jeune homme qui paraïssait de mon âge, très brun de figure, et dont les traits réguliers indiquaient un pur descendant d'Espagnol. Comme j'entrais il me salua, en me tendant la main à l'américaine. Sa physionomie me parut des plus distinguées, son langage des plus cultivés, aussi l'accueillis-je avec empressement. A notre âge, on fait vite connaissance, et quelques minutes après, ayant complètement oublié mes préventions de la journée, nous étions aussi connus l'un à l'autre que si nous eussions toujours vécu ensemble.

Il me dit qu'il était Paraguayen, de Ybitimi, où il revenait après un séjour de quelques semaines à Corrientès. J'appris aussi qu'il avait étudié à l'Université de Santiago au Chili et qu'il était reçu médecin. D'ailleurs il s'exprimait admirablement en français, je dirai même que depuis cet instant nous ne parlâmes plus qu'en cette langue, quoique je connusse parfaitement l'espagnol. Somme toute j'étais enchanté de mon nouvel ami, don Miguel Tovar. A mon tour

je lui racontai mon voyage dans l'Argentine et mon intention de gagner Rio-de-Janeiro en traversant le Paraguay et une partie des provinces Sud du Brésil. Ce projet parut l'étonner tout d'abord, peu habitué qu'il était d'entendre un Européen parler de la sorte.

— Mais vous n'ignorez pas, me dit-il, qu'il n'y a aucune voie de communication pour entreprendre ce voyage et que la plupart du temps il faudra vous servir des pirogues des Indiens qui habitent ces contrées.

— Je le sais, lui répondis-je, mais où serait le charme de voyager dans le continent sud-américain si l'on avait des chemins de fer à sa disposition pour se rendre d'un point à un autre?

— Vous rencontrerez des difficultés insurmontables.

— Je les vaincrai.

— Vous allez être en butte à des dangers sans nombre et de toutes sortes.

— Je ne les redoute pas, au contraire.

— Vous êtes un héros, me dit-il en riant et en me tendant la main. Si tout à l'heure je vous ai fait une observation à propos de votre projet, ce n'est pas qu il soit irréalisable, quoique, en

effet, il n'y ait aucune voie de communication. Nos pères, lors de la guerre qu'ils soutinrent contre le Brésil et ses alliés en 1866, poussèrent des excursions bien avant sur le territoire brésilien; mais, jusqu'à présent, vous êtes le seul touriste européen que j'aie vu manifester un tel désir, aussi je vous en félicite chaudement et je fais mille souhaits pour sa bonne réussite.

La conversation dura une bonne partie de la soirée sur le chapitre des voyages. Seul, le sommeil vint y mettre un terme.

IX

LE PARAGUAY

Le lendemain matin, je fus réveillé par le même bruit de sonnerie électrique qui m'avait rendu si perplexe lors de mon départ de Santa-Fé. Mon compagnon était déjà sorti. Comme je quittais la cabine, mon immense chapeau de gaucho faillit être renversé par une branche, tandis que mon visage était inondé de rosée. Un crépitement de branches cassées s'entendait, incessant; les passagers se disputaient les rameaux fleuris qui couvraient le pont de la *Diana*. En ce moment don Miguel s'élança vers moi armé d'une branche de mimosa qu'il me tendit en me disant fort aimablement :

— Permettez-moi, monsieur, de vous faire les honneurs de mon pays. Nous sommes ici dans les eaux du rio Paraguay.

Je regardai autour de moi. Le fleuve était beaucoup moins large que les jours précédents et se perdait en serpentant dans une forêt des plus luxuriantes. Les eaux avaient perdu leur aspect jaunâtre; elles s'écoulaient avec plus de limpidité et aussi plus de rapidité.

A tout instant, nous longions les berges, nous laissant caresser le visage par le feuillage encore humide de la belle végétation qui nous entourait. Une brise d'Est soufflait légèrement, nous apportant les senteurs délicieuses de cette flore sauvage. Des oiseaux aux mille couleurs voltigent maintenant au-dessus de nos têtes, quelques-uns si petits qu'on les prendrait pour des papillons, et leurs joyeuses chansons réveillent la forêt endormie. Les caïmans dérangés dans les roseaux par le bruit des roues du vapeur s'agitent en tous sens autour de nous. Malheur alors à celui qui serait tombé à l'eau! rien n'aurait pu le sauver de la dent des monstres.

Pour nous distraire, nous nous mîmes à leur faire la chasse, en déchargeant nos revolvers sur leur peau écaillée, mais nos balles s'écrasaient avec un bruit sec sur cette carapace

insensible. Parfois, cependant, un de nous, plus adroit ou plus heureux, atteignait le monstre dans l'œil ou dans la gueule et alors on voyait l'animal tournoyer sur lui-même, flotter un instant, le ventre en l'air, puis disparaître au fond de l'eau : il avait vécu. Et c'étaient des hourras en l'honneur de l'habile tireur qui souvent était le premier à s'étonner de son adresse.

Dire ce qu'on usa de plomb durant les trois jours que nous passâmes sur le rio Paraguay serait impossible, et si l'on admet que toutes ces fusillades sont le passe-temps des passagers de tous les bateaux qui naviguent sur ce fleuve, on pourrait supposer que le lit de celui-ci est recouvert d'une couche métallique. Peut-être plus tard, une compagnie anglaise exploitera-t-elle ces pépites plombifères. Quant aux Indiens, qui vivent en tribus non loin de ces rives, tout ce bruit de mitraille ne doit pas laisser de les rendre quelque peu perplexes, aussi se gardent-ils bien d'approcher du rio, et n'ai-je pu apercevoir leur face effrayée et ahurie qu'à de rares intervalles.

Don Miguel, durant les heures de forte chaleur où nous nous retirions sous notre tente,

je veux dire dans notre cabine, me racontait des histoires de son pays, et cela me rappelait ma toute première enfance où ma nourrice me faisait voir dans ses contes ou des fées bienfaisantes, ou des brigands épouvantables. Je n'en rapporterai qu'une qui me fait bien l'effet d'une légende, mais qu'il ne faudrait pas mettre en doute devant le Paraguayen.

C'était à la fin de cette homérique campagne où le Paraguay luttait pour son indépendance, à la fois contre le Brésil, l'Uruguay et la Confédération Argentine. Le maréchal Lopez, président de la République du Paraguay et généralissime des troupes de son pays, se voyant cerné de toutes parts et forcé d'accepter une bataille décisive, fit jeter dans une petite rivière, ou plutôt dans un de ces grands marais qui entourent le rio Paraguay, le trésor de l'armée qui représentait environ une vingtaine de millions. A l'instar des Goths qui, après avoir enseveli leur roi Alaric, périrent de la main même de ses généraux pour que le lieu de sa sépulture ne fût jamais dévoilé, les malheureux soldats chargés par le maréchal de la noyade du trésor furent fusillés *en catimini*, dès leur retour, pour

Nous aperçûmes alors un monstrueux crapaud... Page 112.

que le secret fût mieux gardé. Le lendemain vit le massacre des patriotes paraguayens et la mort glorieuse de leur chef qui emporta son secret dans la tombe. Bien des recherches ont été faites, bien des sondages opérés dans les innombrables marécages de la contrée, mais toujours sans résultat.

Ces récits, le tir à la cible sur les caïmans et les visites à mon brave petit cheval, souvenir de don Andrès Balcjo, auquel j'avais donné le nom de Rayo (la foudre) et que j'étais parvenu avec les plus grandes difficultés à faire embarquer sur la *Diana*, faisaient paraître les heures rapides; je ne me rappelle pas avoir jamais fait une traversée aussi agréable. Je trouvai le temps trop court et regrettai d'atteindre Asuncion. Il n'y avait que quatre jours que nous nous connaissions, don Miguel et moi, et déjà notre sympathie réciproque s'était changée en une vraie amitié, et nous ne faisions pas sur le bateau un pas l'un sans l'autre.

Il avait été décidé que nous ne nous quitterions pas de sitôt. Comme je n'avais aucun itinéraire fixe, je lui promis d'aller avec lui jusqu'à l'*hacienda* de sa famille et nous pensions bien

décider celle-ci à lui permettre de m'accompagner le plus loin possible. Nous ne nous arrêtâmes pas à Asuncion. La capitale du Paraguay est située sur la rive gauche de ce nom. C'est une petite ville bâtie presque au niveau de la rivière, et construite dans le style hispano-américain. Cependant les maisons ne sont pas recouvertes de terrasses comme à Buenos-Ayres et dans les autres cités argentines. Ici elles possèdent des toits en tuiles, d'une pente très légère, il est vrai, mais suffisante pour l'écoulement des eaux qui tombent en grand quantité à certaines saisons de l'année. On y compte 30,000 habitants. Quoique beaucoup plus rapprochée des tropiques que les villes de la Plata, Asuncion, grâce aux forêts qui l'entourent, n'a pas une température beaucoup plus élevée et si ce n'était les moustiques qui y sont fort gênants, son séjour serait des plus agréables.

Trente lieues à peine nous séparaient encore d'Ybitimi, où se trouve l'hacienda de la famille Tovar. Nous étions donc presque au but que nous devions atteindre.

Le 24 mars nous prenions le train pour Paraguay. Le parcours qui dure trois heures est

enchanteur. D'abord nous traversons des bois d'orangers, c'est le moment de la floraison, et c'est au milieu d'une atmosphère parfumée que s'accomplit la première partie du trajet. Ensuite viennent des plantations de cannes à sucre entrecoupées de forêts exploitées pour les bois précieux qu'elles renferment. Quoique nous puissions atteindre le même jour Ybitimi qui n'est qu'à dix lieues de Paraguay, nous remîmes notre départ au surlendemain. Nous visitâmes la ville qui est fort coquette et d'un aspect des plus riants, ombragée d'arbres à fruits de toute espèce.

Il me fallait songer à prendre des dispositions pour le voyage de 400 lieues que j'allais entreprendre pour gagner Saint-Paul, au Brésil. Je ne pouvais emmener un guide avec moi et devais me contenter d'indigènes qui m'accompagneraient pendant quelques étapes, renouvelant ainsi mon personnel tous les trois ou quatre jours; mais j'achetai deux mules qui devaient servir à transporter mes bagages et ceux de don Miguel, que je comptais toujours avoir pour compagnon.

Malgré le peu de valeur des chevaux dans ce

pays j'avais tenu à emmener Rayo pour mon usage personnel, quitte à lui rendre la liberté si j'étais forcé de m'en séparer.

Comme armes, j'avais une excellente carabine Remington, deux revolvers de gros calibre, et un couteau de chasse. J'avais eu soin d'emporter ma pharmacie de voyage. Quant aux vêtements je ne m'en étais guère embarrassé. Je portais sur moi un costume de gaucho, très simple et très léger; deux panchos devaient me garantir de la fraîcheur des nuits. Mon vêtement européen était dans mon porte-manteau avec mon linge.

Je n'eus garde d'oublier une bonne paire de bottes en caoutchouc, indispensables dans les marais, et des guêtres en cuir, protection utile contre les morsures des serpents qu'on risque trop souvent, malheureusement, de rencontrer dans les forêts du Nouveau-Monde.

Joignez à cela un solide hamac, deux moustiquaires imperméables, trois mètres de grosse corde, une caisse contenant une boussole et un appareil photographique, et vous aurez une idée assez exacte de mon attirail.

X

L'HACIENDA DEL PILAR

Ces dispositions nous ayant retenus quarante-huit heures à Paraguay, nous ne quittâmes cette ville que le 25 au matin. Don Miguel avait loué à la posada où il descendait d'habitude un cheval qu'un peon qui devait nous suivre avec les malles ramènerait le lendemain.

J'étais heureux de me retrouver sur mon Rayo, et lui-même semblait tout aise de se sentir libre dans l'espace, car le repos forcé du voyage ne lui allait que bien médiocrement. Nous suivons une grande plaine, longeant sur notre gauche une petite chaîne de montagnes couverte de forêts. Autour de nous, ce ne sont que plantations de canne à sucre, une des grandes productions du Paraguay, en tout cas une des plus estimées. On en tire aussi une

liqueur appelée *caña del Paraguay*, qui s'exporte beaucoup dans la République Argentine : c'est une espèce de rhum, mais qui diffère assez comme couleur et comme goût de celui des Antilles.

A mon grand étonnement, je m'aperçois que plusieurs de ces plantations sont laissées sans soins ; des arbres de toutes sortes croissent au milieu, tandis que des habitations qui les commandent paraissent tomber en ruines. On ne voit presque pas d'habitants, on dirait que toutes ces haciendas sont délaissées.

Don Miguel, que j'interroge à ce sujet, me répond tristement que toutes ces plantations jadis si riches et si exploitées sont abandonnées faute de bras.

— Ceux auxquels elles appartenaient, me dit-il, sont tombés bien loin là-bas sur les champs de bataille. Après la guerre avec le Brésil, il ne restait plus au Paraguay que des veuves et des orphelins. Notre gouvernement a fait jusqu'ici de vains efforts pour attirer les émigrants européens. Retenus dans la République Argentine par le climat et la végétation qui leur rappellent leur pays, ils s'y arrêtent, et

bien petit est le nombre de ceux que l'on peut décider à atteindre nos frontières.

Un résultat sérieux ne sera obtenu que le jour, bien éloigé encore, où l'Argentin aura un trop plein d'habitants.

Les plantations deviennent de plus en plus rares au fur et à mesure que nous nous élevons.

Ybitimi est situé au fond d'une vallée, et nous devons franchir une petite montagne pour y arriver. La route traverse maintenant une immense forêt qui semble couronner toutes les hauteurs d'alentour. Ces vastes forêts du Paraguay produisent une énorme quantité de végétaux. Les arbres y sont très élevés et entremêlés de lianes si serrées qu'elles forment un tissu ou plutôt un mur de verdure que le soleil ne peut pénétrer.

Bientôt, nous sommes au point culminant de la route et nous pouvons apercevoir la petite ville d'Ybitimi à nos pieds.

Nous descendons maintenant du côté de la ville que nous devons traverser pour arriver à l' hacienda de don Miguel Tovar.

J'ai oublié jusqu'ici de parler de la famille de

mon ami et compagnon. Don Miguel avait quatre ans lorsqu'il perdit son père, colonel de l'armée paraguayenne, et qui périt aux côtés de Lopez. Le colonel Tovar dirigeait alors une importante plantation de café et de canne à sucre d'un très grand rapport. La guerre entraîna sa ruine, et sa mort plongea sa veuve et ses trois enfants dans le deuil et la désolation. La mère de don Miguel, doña Dolorès, ne perdit pas courage, et grâce à sa persévérance la plantation, un moment, délaissée reprit peu à peu sa physionomie d'autrefois. Puis les enfants grandirent, et, l'aîné de la famille José Tovar, s'adonna dès que son âge le lui permit aux travaux de la culture, secondant ainsi sa mère.

Aujourd'hui c'est lui qui a toute la direction de l'hacienda; son jeune frère Miguel s'étant voué aux études médicales, dont il compte faire profiter sa ville natale même. J'ajouterai que don José est marié depuis six ans environ, et père de deux charmantes petites filles.

Nous atteignîmes l'habitation vers midi. Nous fûmes signalés de loin, car au moment où nous allions franchir la haie de bambou qui

limite la propriété, nous fûmes reçus par don José qui me souhaita la bienvenue en espagnol, ignorant que je fusse français.

Nous traversâmes un beau jardin d'arbres fruitiers qui entourait directement la maison, et je me trouvai en face d'une superbe habitation moitié en pierres, moitié en bois, à l'aspect vraiment seigneurial. Elle est surélevée d'un étage, et entourée d'une galerie extérieure garnie d'une simple balustrade à colonnettes en bois entre lesquelles sont tendus de grands stores pour se protéger des rayons du soleil.

Un large escalier de pierre donn accès à cette galerie qui sert en même temps de salle à manger et de parloir. Je fus reçu à l'entrée par doña Dolorès entourée de sa bru et de ses deux petites-filles. L'accueil fut des plus gracieux, j'avais affaire cette fois à de véritables créoles qui avaient conservé toutes les traditions de noble courtoisie de leurs ancêtres hidalgos. D'ailleurs, l'aménagement de l'habitation, les vêtements de ses habitants, leurs manières, tout indiquait des gens bien nés. Après les saluts d'usage, don José me conduisit à ma chambre, située au premier étage, et dans

laquelle était installé un appareil d'hydrothérapie, ce qui me permit, tous les matins, de prendre une bonne douche d'eau froide, chose des plus hygiéniques dans ces contrées. C'était un confortable que je ne connaissais plus depuis longtemps.

Je passai dans la famille Tovar quelques jours très agréables. Je ne connais que par ouï-dire l'hospitalité qu'on reçoit en Écosse, mais à coup sûr, elle ne peut être plus « écossaise » que celle qu'on offre dans ces pays aux voyageurs et surtout aux Français.

C'est un fait à noter que dans tous les pays que j'ai visités dans l'Amérique du Sud, il règne un grand enthousiasme pour tout ce qui touche à la France.

Tous les habitants de l'hacienda del Pila (nom que portait la propriété), même les petites filles de don José, parlaient assez couramment le français. Nos conversations avaient lieu généralement en cette langue. Assis à l'ombre sous la véranda, nous parlions de la France où doña Dolorès avait vécu quelque temps dans sa jeunesse. On me racontait quelque épisode de cette fameuse guerre de l'Indépendance

en 1866, et les traits héroïques ne manquaient pas dans ces récits. Le plus pur et le plus ardent patriotisme éclatait dans ces souvenirs, c'est une des qualités dominantes du Paraguayen. Don José me faisait visiter la propriété qui était parfaitement tenue. Il me montra les nouveaux alambics qu'il était en train d'installer pour la distillation du rhum de canne.

Cette liqueur, qui ne vaut pas le rhum de la Jamaïque, n'est pas désagréable cependant. On a l'habitude d'en boire un petit verre avant chaque repas comme apéritif.

La nourriture diffère énormément de celle de la République Argentine. La viande est préparée à la française, mais les légumes y sont inconnus; on sert à leur place des fruits de toute sorte, cuits et accommodés de différentes manières. Plus de vin non plus, il est remplacé par le café froid. Le Paraguay, moins favorisé en cela que l'Argentine, ne possède pas de vignobles. L'eau de roche tenue fraîche dans des pots de terre est une boisson qui n'est pas à dédaigner. Mais ce qui me sembla le plus dur, les premiers jours, ce fut l'absence totale de pain. Je ne devais plus en revoir avant Saint-

Paul au Brésil. Il est remplacé par la farine de manioc.

On fait dans le pays un fromage assez agréable qui a certains rapports avec le livarot, et, avec le sucre de canne, on prépare d'énormes nougats qui, sans vouloir rivaliser de succulence avec ceux de Montélimar, sont néanmoins beaucoup plus substantiels et moins indigestes.

Je me suis peut-être un peu trop étendu sur ces détails tont matériels, mais j'ai cru devoir noter les particularités que j'ai rencontrées dans mon voyage, de quelque nature qu'elles soient. Je m'abstiendrai à l'avenir de toute autre digression culinaire.

La vie oisive que je menais à Ybitimi m'avait parfaitement reposé de mes précédentes fatigues. Cependant je prolongeai mon séjour dans ce charmant pays. Mon amitié pour don Miguel s'était accrue par le contact journalier, et il me témoignait de son côté la plus sincère affection.

Il parla d'aller à Paris compléter son éducation médicale, et je ne fus pas peu surpris de voir avec quelle facilité sa famille, qui l'aimait beaucoup, acceptait cette séparation. Nous ne

rencontrâmes pas beaucoup plus d'opposition au projet de gagner par terre ensemble Rio-de-Janeiro, où don Miguel s'embarquerait pour la France. On n'y mit qu'une condition, c'est que nous retarderions notre départ, que j'avais fixé au 16 avril, jusqu'au 1er mai. J'étais trop enchanté de me trouver dans cette aimable famille et de conserver don Miguel comme compagnon de route pour ne pas acquiescer des deux mains à ce désir.

XI

UNE ÉTRANGE RENCONTRE

Je ne dépeindrai pas la scène touchante des adieux dans laquelle doña Dolorès me recommanda son fils avec instance mais sans une larme. Je lui promis que nous ne commettrions aucune imprudence, et elle m'embrassa comme une mère.

Notre petite troupe, composée de don Miguel, de moi et de deux peones, « s'ébranla » le 1er mai à sept heures du matin, accompagnée des souhaits et des vœux de toute la famille Tovar.

Les premiers instants qui suivirent la séparation furent silencieux. Mon compagnon ne pouvait pas ne point éprouver un serrement de cœur au moment où il quittait pour plusieurs années sans doute et les êtres qui lui étaient chers et la maison qui l'avait vu naître et grandir. Pourtant il lutta victorieusement contre

son émotion et la conversation s'engagea bientôt gaîment entre nous.

Jusqu'à ce que nous ayons rejoint Encarnacion (poste militaire situé sur le Parana), nous devons suivre la route nationale; nous n'aurons donc pas besoin des tentes dont mon compagnon s'est pourvu. Nous rencontrerons chaque jour des villages où nous pourrons passer la nuit.

Nous avions décidé de faire notre première halte à Caazapa, qui est à 15 lieues d'Ybitimi. Nous y arrivâmes après avoir traversé le Mini qui court dans la forêt, et sur lequel on a construit un pont au bourg d'Ytape. Nous sommes maintenant en plaine, et nous ne rencontrerons de quelques jours aucun accident de terrain.

La douceur des Indiens Guaranis, que nous visitâmes en route, est remarquable. Du reste, ils sont habitués à voir des «faces pâles » et s'ils ne se mêlent pas encore à la civilisation, s'ils ont conservé en grande partie leurs mœurs primitives, c'est mitigées par le contact fréquent des habitants des villes.

Nous en visitâmes une tribu, établie non loin de la grand'route que nous suivions entre Yuti

et San-Pedro. Don Miguel, qui parle très bien leur langue, s'entretint avec eux et apprit que le village était désolé par les ravages que faisait un tigre dans leurs troupeaux. L'animal qu'on appelle tigre au Paraguay n'est autre que le jaguar. Ce fauve cause de grandes pertes aux malheureux Guaranis, quand il s'installe près de leur village, en décimant les bœufs qui restent jour et nuit dans les pâturages. Comme la plupart des bêtes fauves, du reste, les jaguars ne s'attaquent pas à l'homme, du moins en plein jour, ce n'est que lorsqu'ils se voient menacés de près qu'ils mettent en œuvre toute leur agilité et toute leur férocité. Ils ne sont réellement dangereux que la nuit, lorsqu'ils se rendent en bande à la recherche du bétail qui est pour eux une facile pâture. Le voyageur, en général, a donc peu à craindre tant qu'il se borne à traverser les immenses forêts ou savanes de ces pays sans aucune velléité belliqueuse à l'endroit des fauves qui les habitent encore. Le sentiment qu'éprouve le tigre, la première fois qu'il se voit en présence de l'homme, est plutôt un sentiment d'étonnement et de crainte. Il n'y a que dans le cas où il

aurait déjà subi des agressions, qu'il aurait eu, par exemple, la peau ou le poil déjà effleuré par le plomb ou roussi par la poudre, qu'alors il reconnaîtrait dans l'homme un ennemi et l'attaquerait implacablement.

Don Miguel me fit part de la désolation de ces braves gens.

— Il faut nous mettre en chasse, m'écriai-je aussitôt, et débarrasser le pays de cet hôte dangereux.

— Comme vous y allez! On ne chasse pas le tigre comme le lièvre et c'est un dangereux adversaire avec lequel vous voulez vous mesurer. Ce n'est qu'à l'aube que nous pouvons nous rencontrer avec le jaguar et nous serons forcés de passer une nuit sous la tente.

— Cela nous y habituera, répliquai-je; ce ne sera sans doute pas la dernière fois que cela nous arrivera.

— Puisque vous y tenez absolument, je vais prendre les dispositions nécessaires pour vous satisfaire, conclut don Miguel.

Il s'entendit avec le chef de la tribu pour tous les détails de la chasse. Nous allâmes choisir un emplacement pour nos tentes près d'un

cours d'eau, à quelque distance du village, où les empreintes du fauve avaient été relevées, et où, par conséquent, nous avions de grandes chances de l'apercevoir, le jaguar passant toujours par le même chemin pour regagner le fourré où il a élu domicile. Quatre Indiens, des plus solides, devaient venir camper avec nous; nous étions donc huit personnes en tout.

A la nuit tombante, nous nous rendions au lieu choisi. Nos montures furent attachées derrière les tentes, au bord d'un taillis, et l'on alluma de grands feux autour du campement. Devant être sur pied de très bonne heure, nous nous couchâmes aussitôt, d'autant plus que, une fois la nuit venue et principalement au bord de l'eau, les moustiques font leur apparition, et il n'y a d'autre moyen d'éviter leurs intolérables piqûres que de chercher un abri derrière le tissu serré et léger des moustiquaires.

Nous étions plongés dans un profond sommeil quand tout à coup un bruit épouvantable, et dont je ne pouvais m'expliquer la nature, me réveilla en sursaut. Je me trouvai instantanément sur pied. Simultanément mon compa-

gnon avait imité mon mouvement. Un cri effroyable, prolongé, nous avait brusquement arrachés à notre sommeil; mais dans l'engourdissement du premier somme, nous n'avions pu en saisir la juste consonance.

Tous les deux, instinctivement, nous nous étions précipités sur nos carabines.

— Les tigres? demandai-je d'une voix étouffée.

— C'est impossible! répondit don Miguel, si c'étaient les tigres, nous entendrions les hennissements de nos chevaux; quant à moi, je ne perçois aucun bruit au dehors.

Nous écoutions anxieusement, mais, à part le sourd murmure du torrent, tout paraissait silencieux.

— Si nous allions voir ce qui se passe? dit don Miguel, — et, soulevant la toile de la tente, nous nous glissâmes au dehors, armés de nos remingtons.

Cependant le plus grand calme régnait autour de nous. Seul un petit chuchotement, provenant de la deuxième tente, parvenait jusqu'à nos oreilles.

Don Miguel fit entendre un léger coup de sif-

flet, au même instant le peon de garde se dirigea de notre côté, tandis que son camarade et les Indiens se rapprochaient aussi.

— Eh bien! Santiago, demanda don Miguel, tu n'as rien vu d'anormal dans le campement?

— Non, señor, répondit celui-ci, je n'ai rien vu bouger autour de nous, absolument rien.

— Tu n'as rien entendu?

— Si, mais je ne saurais vous dire d'où provient le cri épouvantable qui nous a tous si brusquement réveillés; c'est même la première fois qu'un bruit si horrible frappe mes oreilles.

— Ainsi tu ne sais rien, tu ne peux rien nous dire?

— Rien, señor, sinon que j'en tremble encore.

Les Indiens interrogés nous répondirent qu'ils n'avaient jamais rien entendu de semblable dans leur vie.

— Nous ne tirerons rien de ces imbéciles, me dit alors don Miguel, la peur a paralysé chez eux tout entendement, mais comme je tiens à en avoir le cœur net, si vous le voulez bien, monsieur Morain, nous allons faire nous-mêmes bonne garde.

Nous rentrâmes alors sous notre tente, bien

décidés à veiller au moins quelques heures nos fusils entre les jambes.

Pendant ce temps les peones devaient entretenir les feux tout en se dissimulant dans l'ombre. Cependant le plus grand silence continuair à régner au dehors, à peine de temps à autre, percevions-nous le lointain rugissement de quelque fauve en quête de pâture, mais ces rugissements n'avaient rien de comparable au cri étrange de tout à l'heure; aussi étions-nous fort perplexes.

Une heure, deux heures se passent sans que rien d'extraordinaire ne vienne troubler le repos de cette solitude. A la fin, las de nous tenir accroupis et fatigués d'une telle attente, nous finissons par nous étendre complètement sur nos couchettes, et nous commencions presque à oublier l'événement de tout à l'heure, quand, à nouveau, nous tressaillîmes involontairement.

Oh! cette fois nous avions bien entendu. Là tout près de nous, c'était comme un long hurlement sonore, semblable au bruit que causerait une énorme masse d'air concentré s'engouffrant dans un immense tuyau.

Au même instant les peones arrivaient vers notre tente en courant, et la mine effarée.

— Eh bien ! leur demanda don Miguel, avez-vous vu quelque chose cette fois?

— Rien, non, rien, señor, mais nous avons eu bien peur.

— Ce n'est pas cela que je vous demande. Il est bien étonnant cependant que vous n'ayez rien vu, car il nous a semblé que ce bruit s'était produit tout près de nous.

— En effet, señor, nous avons même cru que ce cri avait été poussé sous nos pas, mais encore une fois nous jurons sur la madone que nous n'avons rien vu remuer.

— C'est tout de même étrange, me dit alors don Miguel, entendre un cri si épouvantable, si inouï, et ne rien voir !

— Nous ferions peut-être bien de fouiller le campement en tout sens, repris-je, car cette inexplicable situation ne saurait durer. Si vous le voulez bien, je vais prendre un des peones avec moi et visiter ce côté de la clairière. Vous inspecterez les bords du torrent avec deux Indiens, et Santiago poussera une pointe avec les autres jusqu à la lisière de la forêt; le dernier

gardera les tentes. Si à nous sept nous ne trouvons rien, c'est que le diable est dans l'affaire.

Le diable! mais les malheureux peones ne pensaient qu'à lui en ce moment! il n'y avait que lui qui pouvait pousser un tel hurlement sans se faire voir; aussi le gaillard qui composait mon escorte n'avait pas l'air très rassuré. Quant à moi, j'avoue en toute sincérité que je ne montrais pas un bien grand enthousiasme pour ce genre de battue. Il est vrai que ce n'était pas le hasard d'une rencontre avec Satan qui me tourmentait le plus, mais l'idée que quelque tigre ou quelque caïman s'était peut-être fourvoyé au milieu d'aussi braves gens que nous m'inquiétait autrement que la présence intempestive de l'Esprit des Ténèbres.

Je songeais malgré moi à ce pauvre Van der Flitt; ce souvenir me mit presque en gaîeté car je pensais à la tête qu'eût faite mon brave Hollandais s'il lui était arrivé une aussi désagréable aventure.

C'est égal, cette situation ne me paraissait nullement réjouissante. Chasser le tigre en plein jour, passe encore! ce doit même être assez intéressant; au moins on le voit venir, tandis qu'ici

en pleine nuit... brrr... malgré la tiédeur de l'atmosphère, je sentais un petit frisson courir le long de mon échine.

Tout en monologuant, je me dirigeais vers la partie du campement que je m'étais assignée. Mon peon marchait à mon côté, n'osant pas prendre le pas sur moi. Il portait d'une main un énorme tison enflammé, tandis que de l'autre il brandissait sa *machete* (1) dans le vide, semblant ainsi menacer un adversaire invisible. Quant à moi je marchais avec les plus grandes précautions, tenant ma carabine à deux mains, prêt à faire feu à la moindre apparence d'ennemi. De temps en temps je me retournais, et je voyais alors derrière moi les lueurs vacillantes des tisons enflammés qui accompagnaient les autres groupes d'explorateurs. Les eaux murmurantes du torrent reflétaient celle qui précédait don Miguel, tandis que tout au loin, là-bas dans la grande pénombre de la forêt, le flambeau de Santiago brillait comme une grosse étoile entre les arbres noirs. Cette promenade silencieuse

(1) Sorte de yatagan qui sert pour se frayer un passage dans les forêts de l'Amérique du Sud. C'est une arme très défensive et fort dangereuse quand elle est bien maniée.

au milieu des ténèbres, ces lueurs mouvantes aux rayons desquelles les machetes des peones empruntaient des reflets sanglants, ne laissaient pas de m'apparaître quelque peu fantastiques. J'étais, malgré moi, impressionné par toutes ces allures mystérieuses.

Cependant j'étais arrivé à l'extrémité de la clairière sans que rien ne m'eût mis en éveil, et je me disposais à revenir sur mes pas quand j'aperçus tout à coup, à peu de distance devant moi, une masse mouvante et phosphorente. Surpris par une aussi étrange apparition, je lâchai à tout hasard la détente de mon fusil. Je ne vis plus rien; j'avançai prudemment, mais sentant le sol faiblir sous mon pied, je me rejetai vivement en arrière et, dans ce mouvement, je tombai à la renverse sans proférer une parole.

Au bruit de mon arme, tout le monde accourut. Comme je revenais de ma première surprise, j'étais rejoint par don Miguel et nos Indiens. Au même instant la lueur des torches projetée sur le sol laissait voir à mes pieds un énorme trou béant, au fond duquel retentit le plus effroyable coassement. Il me sembla que la terre allait s'ouvrir à cet épouvantable appel.

Surpris tout d'abord, mais la curiosité l'emportant, nous ne tardâmes pas à nous pencher tous avec les plus grandes précautions au bord de l'orifice, et un tison enflammé ayant été jeté dans la crevasse du sol nous aperçûmes alors tout au fond un monstrueux crapaud (1) qui pouvait bien avoir un mètre de hauteur, et dont la peau verdâtre avait des reflets dorés. De sa gueule gigantesque s'échappaient des flocons de bave; ses yeux phosphorescents semblaient nous fasciner; son aspect était hideux. Don Miguel et moi visâmes ses yeux énormes et pressâmes simultanément sur la détente de nos carabines, le même coassement se fit entendre à nouveau, puis nous vîmes le monstre se débattre dans les affres de la mort. Ces mouvements désordonnés avaient détaché des masses de terre des bords du trou et bientôt l'horrible bête fut ensevelie. Nous regagnâmes notre campement désagréablement impressionnés de notre aventure.

(1) J'ai appris depuis que cet indescriptible monstre portait le nom de « Crapaud de Surinam ».

XII

LA CHASSE AU TIGRE

La nuit était fort avancée quand nous revînmes aux tentes; il était temps que nous prissions les dernières dispositions pour notre chasse dont le maudit crapaud nous avait détournés d'une façon si déplaisante. Nous faisons replier les tentes et nous disposons notre monde.

Les Indiens étant assez mauvais tireurs et n'ayant à leur disposition que des armes à feu peu précises, nous partageons la troupe en deux rangs : la première ligne devait se composer de don Miguel, un des Indiens, Santiago et moi; la seconde des autres Guaranis et du deuxième peon. Nous étions dissimulés derrière les arbres du taillis, faisant face à la piste que suivait le tigre d'habitude; les chevaux dissimulés dans le fourré.

Nos carabines chargées avec des balles explosibles, nos couteaux de chasse plantés en terre

devant nous, nous attendions l'ennemi de pied ferme. Le plus profond silence régnait autour de nous. Bientôt nous vîmes poindre les premières lueurs du jour et à ce moment une émotion bien naturelle s'empara de moi. Je luttai contre cette impression fâcheuse et passagère, car le plus grand sang-froid est nécessaire ainsi que la plus grande précision du tir.

Je pouvais distinguer maintenant mes compagnons, nous n'étions séparés que d'une dizaine de pas les uns des autres : Santiago à l'extrême droite, puis don Miguel, puis moi; et enfin, à l'aile gauche, l'Indien.

Tout à coup, je vis celui-ci faire un signe et mon regard se portant vers l'endroit qu'il me désignait, j'aperçus à environ 40 mètres un jaguar magnifique qui s'avançait à pas comptés, respirant avec force et inquiétude : son instinct lui disait que l'ennemi était devant lui. Mon premier mouvement fut d'épauler, mais jetant un regard sur don Miguel, je vis qu'il épiait soigneusement tous les mouvements du fauve et j'attendis pour tirer le signal qui avait été convenu.

Le tigre s'arrêta tout à fait, se couchant à

Don Miguel et moi avions pris place dans la seconde pirogue. — Page 123.

plat ventre comme pour se dissimuler dans les herbes, puis rassuré sans doute par le silence il s'approcha encore.

— Feu! s'écria Miguel, et quatre coups de fusil partirent en même temps; le fauve poussa un miaulement rauque et fondit sur nous. Santiago s'était sans doute découvert, car le tigre d'un bond s'élança sur lui; et malgré le deuxième feu de peloton qu'il avait essuyé dans son élan, il atteignit le malheureux peon et l'enlaçait déjà de ses pattes nerveuses et souples. Mais l'Indien de la deuxième ligne qui se trouvait derrière Santiago, rapide comme l'éclair, se précipita sur le groupe formé par le fauve et sa victime et enfonça son machete dans la gueule béante du jaguar. Celui-ci lâcha prise et don Miguel, qui était accouru, lui déchargea son revolver à bout portant dans l'œil. Un dernier tressaillement et l'ennemi était vaincu. Santiago en était quitte pour quelques écorchures assez profondes, mais non dangereuses, et il put remonter à cheval après un premier pansement pour revenir au village où nous entrâmes en triomphateurs, la dépouille du jaguar portée par les Indiens sur des branches.

Inutile de dire qu'on nous fit fête et qu'on se répandit en actions de grâces pour le service que nous avions rendu à la tribu.

Nous laissâmes Santiago, bien pansé, aux soins de son compagnon et des Indiens reconnaissants, en attendant que son état lui permît de retourner à l'hacienda del Pilar. Nous n'avions du reste plus besoin de serviteurs, devant parvenir le lendemain à Encarnacion, après nous être arrêtés pour la nuit à San-Pedro.

Pendant la route, nos conversations roulaient naturellement sur les péripéties émouvantes de cette fameuse nuit. Don Miguel me disait qu'il était heureux que nous n'eussions eu affairequ'à un tigre solitaire et non à une bande, car nous n'en aurions pas été quittes à si bon marché.

Nous avions traversé tout le Paraguay depuis le rio de ce nom jusqu'au Parana, qui après un changement de direction presque à angle droit court parallèlement au premier de ces fleuves.

Cent lieues nous restent à parcourir pour atteindre le Coritimba, affluent du Parana, rivière que nous devons remonter pour pénétrer au cœur même du Brésil ou tout au moins pour arriver à la grande route de Saint-Paul.

XIII

SUR LE CORITIMBA

Il s'agisait maintenant de nous procurer un moyen de transport quelconque pour ce voyage sur le Parana.

Mais fort heureusement doña Dolorès nous avait remis une lettre de recommandation pour le commandant du poste militaire d'Encarnacion, ancien compagnon d'armes de son mari. Celui-ci nous offrit un passage à bord d'une canonnière paraguayenne, l'*Humaïta*, qui partait deux jours plus tard pour Salto, au confluent du Coritimba et du Parana. Nous acceptâmes, cela va sans dire, avec enthousiasme, cette offre gracieuse, en retour de laquelle nous lui fîmes don de nos chevaux, cadeau de bien mince importance, il est vrai, dans ces pays où un cheval vaut 50 à 100 francs. Nous n'avions

plus besoin de nos montures, et nous préférions les laisser en de bonnes mains que de les vendre au premier venu. Ce n'est pas sans regret que je me séparai de Rayo, et je le recommandai tout spécialement au commandant.

L'officier qui commandait l'*Humaïta*, le lieutenant Duarte, montra la plus grande courtoisie à notre égard. Il fit procéder par son équipage à l'embarquement de notre matériel de campagne, et mit une de ses cabines ainsi que sa table notre disposition.

C'était un érudit que le lieutenant Duarte : il avait fait partie quelques années auparavant d'une mission chargée de la délimitation des frontières du Paraguay et du Brésil, aussi possédait-il une véritable collection de cartes et de documents géographiques ayant trait à ces contrées. Inutile de dire que j'y puisai en toute liberté. Je profitai aussi des longs loisirs que me laissait ce voyage pour m'instruire de tout ce qui touche au Paraguay.

Nous nous arrêtâmes de temps à autre dans quelque bourg d'Indiens. Ceux-ci vivent à l'état sauvage et n'ont d'autre industrie que la pêche

Cependant ces contrées étaient au XVIIIe siècle des plus florissantes. On y cultivait surtout le cacao, mais cette culture est en décroissance depuis 1775, et ces terrains ont été envahis de nouveau par les hautes herbes et les arbres.

Les Portugais étaient parvenus à réunir et à civiliser un grand nombre de sauvages qu'ils employaient à la culture des produits agricoles. Mais après leur départ les Guaranis retournèrent peu à peu à la vie errante, et leur mélange avec les blancs, qu'avaient tenté ces vaillants, devint impossible. Aujourd'hui, il ne reste plus à ces malheureuses populations qu'à fuir devant l'Européen, abandonnant chaque année un peu de ce sol où leur race domina pendant tant de siècles.

Nous mîmes cinq jours à atteindre le Coritimba à l'embouchure duquel, pour toute station, nous ne trouvâmes que quelques huttes de pêcheurs indiens situées sur la rive droite, c'est-à-dire sur le territoire brésilien.

Le spectacle le plus beau, le plus grandiose s'offrit là à nos yeux, le rio se déverse dans le Parana par une chute gigantesque d'une ampleur et d'une étendue considérables.

Une petite embarcation de la *Humaïta* nous conduisit à terre où nous fûmes immédiatement reçus par toute la petite tribu avec étonnement, mais sans défiance. Grâce à don Miguel, nous ne fûmes pas en peine d'entrer en relations avec nos nouveaux hôtes.

Nous fîmes comprendre à ces derniers que nous désirions noliser deux petites pirogues pour remonter le Coritimba jusqu'à Tahua et louer quatre hommes pour nous conduire jusque-là. Cette proposition ne parut pas les surprendre, quelques-uns d'entre eux ayant déjà servi de guides à diverses missions officielles envoyées par le gouvernement brésilien.

Nous n'eûmes donc pas de difficultés pour l'achat des pirogues que nous payâmes en or sonnant. Quant aux quatre hommes qui nous étaient nécessaires, nous n'eûmes qu'à choisir parmi ceux qui avaient déjà remonté le Coritimba. Ils étaient tous, d'ailleurs, remplis de bonne volonté et pour quelques avances que nous leur donnâmes, ils s'engagèrent à nous conduire où bon nous semblerait.

Dans la première pirogue nous installâmes nos bagages et quelques provisions composées

de viande séchée et de rhum de canne qui nous furent fournis par nos guides. Quant au manioc, nous devions en trouver tout le long de notre route. Cette pirogue était conduite par deux hommes dont l'un pagayait tandis que l'autre se tenait debout à l'arrière dirigeant l'embarcation à l'aide d'une longue palette qui lui servait de gouvernail.

Don Miguel et moi avions pris place dans la seconde, beaucoup plus grande, mais qui bien moins chargée pouvait être également dirigée par les deux autres Indiens.

En cet endroit, le Coritimba est très large et d'une navigation facile. Nous nous laissions donc porter par le mouvement lent de notre pirogue, causant gaîement. Nous étions bien un peu incommodés par le soleil qui dardait sur nous ses rayons brûlants, mais nous nous garantissions comme nous pouvions. Du reste, nos Indiens nous promirent de nous faire des parasols avec des feuilles de bananier dès que nous en rencontrerions.

Un des Guaranis de la première pirogue se mit à pêcher pendant que son compagnon manœuvrait seul avec sa pagaye. En quelques

instants il eut ramené dans son filet de quoi faire un copieux repas. Vers le soir nous accostâmes. Les tentes furent dressées et le poisson cuit. Pendant quatre jours cette existence ne se modifia pas, sauf que, dans le but de varier notre nourriture, nous descendions parfois à terre, suivant la rive à courte distance pour chasser quelque gibier de poil ou de plume. Nous nous exercions, don Miguel et moi, à tirer à l'arc, nos guides ayant bien voulu nous confier leurs armes. Nous parvînmes à une certaine précision dont nous n'étions pas peu fiers.

Le cinquième jour de notre départ de Salto, — c'était le 18 mai — nous aperçûmes les premières cataractes. Un peu avant d'y arriver, nous descendîmes à terre et nos Indiens chargèrent les pirogues sur leurs épaules et les transportèrent ainsi pendant un mille environ. Ils marchaient en cadence, marquant le pas avec une sorte de chant bizarre et assez discordant qu'ils nous prodiguaient du reste assez fréquemment.

La berge du Coritimba étant peu praticable à cet endroit, ce trajet ne s'effectua pas sans

peine, mais un verre de rhum de canne fut un remède souverain à leur fatigue. Après quatre jours de navigation sans autre perspective que les savanes, mais non toutefois sans avoir rencontré deux cataractes, nous entrâmes dans une immense forêt vierge. Le Coritimba s'était peu à peu rétréci, et nous jouissions maintenant d'une fraîcheur salutaire à l'ombre de ces arbres immenses dont quelques-uns ont plusieurs mètres de circonférence. Nous voyons voltiger parmi les lianes des oiseaux aux mille couleurs et de notre pirogue nous en faisons des hécatombes. N'étant pas habitués à être inquiétés, ils se laissaient approcher très facilement. Ces volatils semblaient nous regarder comme des bêtes curieuses.

XIV

ASSIÉGÉS

Une après-midi, je m'étais aventuré dans la forêt, avec un Guarani, pour tirer quelques flèches. Nous avions accostédevant une clairière où nous avions décidé de passer la nuit.

Ayant marché une demi-heure sans rencontrer aucun animal digne de nos coups, nous nous disposions à regagner la clairière, quitte à nous contenter de poisson pour notre dîner, quand nous entendîmes à quelque distance un grognement ressemblant assez à celui du porc. Nous avançâmes dans cette direction, mais l'animal qui avait fait entendre sa voix, nous ayant sans doute éventés, semblait garder sa distance, et nous le poursuivîmes pendant assez longtemps sans le voir, guidés seulement par le grognement qu'il répétait par intervalles.

Enfin parvenus à une éclaircie, nous reconnûmes que nous avions affaire à un peccari. Sans hésiter, je lui lançai une flèche qui le transperça. L'animal tomba en poussant de petits cris aigus de détresse ; à cet appel nous vîmes sortir des buissons une nuée de ces petits cochons qui, à la vue de leur camarade mort, se mirent à grogner, d'autres vinrent encore renforcer la bande, et bientôt ils furent multitude. Les croyant inoffensifs, je m'apprêtais à en tirer un autre, mais nous apercevant, ils se précipitèrent sur nous en avalanche, et je vis en un instant que nous allions être roulés et piétinés par cette mer vivante et que notre vie courait un sérieux danger. Mon guide me tira violemment par le bras et s'élança d'un bond dans les lianes. Sans hésiter, je suivis son exemple. Il n'était que temps. A peine avais-je quitté terre que les peccaris passaient sous moi avec un élan qui nous eût broyés.

Nous voyant hors de leur atteinte, ils poussèrent des grognements furieux et s'installèrent à nos pieds avec l'intention bien évidente de nous bloquer ou de nous faire un mauvais parti si nous nous permettions de quitter notre for-

teresse. Mais cette forteresse n'était pas d'une excessive solidité, et mon compagnon me fit comprendre par gestes, — car nous ne pouvions nous exprimer autrement, moi ne parlant pas sa langue et lui ne comprenant pas la mienne, — que nous devions chercher un refuge plus sûr, sur une maîtresse branche d'un arbre voisin.

Nous nous y installons en attendant que nos assiégeants se décident à déguerpir et à nous permettre de regagner le campement. Mais il paraît que ces animaux sont tenaces et persévérants, car la nuit approchait, et ils ne faisaient pas mine d'abandonner la place. Cette situation ne pouvait s'éterniser, mais comment la faire cesser? Nous n'avions pas d'arme à feu pour attirer l'attention de nos compagnons qui devaient être très inquiets de notre absence prolongée. Nos cris se perdaient dans les mille bruits de la forêt. Du reste nous devions être au moins à deux milles de notre point de départ. La perspective de passer la nuit ainsi ne me souriait que médiocrement et cependant il fallait s'y résigner, car le jour tombe très vite en ces parages, et nous ne tardâmes pas à être

plongés dans l'obscurité. La nuit ne nous débarrassa pas de nos ennemis. Ils tinrent à coucher sur le champ de bataille. Nous nous arrangeâmes tant bien que mal sur notre arbre de manière à ne pas tomber au milieu des peccaris si le sommeil nous surprenait, et j'attendis l'aube avec impatience, espérant qu'elle apporterait quelque heureux changement à notre position.

Quand elle apparut radieuse au-dessus de nos têtes, j'étais brisé et nos ennemis formaient toujours en dessous de nous un immense et mouvant tapis.

Mon guide me fit comprendre que nous ne pouvions rester indéfiniment là et qu'il allait à la découverte. Il grimpa à la cime de l'arbre qui nous avait servi de refuge et je le vis, se suspendant aux branches et aux lianes, passer comme un singe d'un arbre à l'autre. Tout à coup il poussa un appel et me fit signe de me diriger de son côté. Ce n'était pas chose facile pour moi; cette gymnastique n'était guère dans mes habitudes. Enfin supposant bien que ce n'était pas sans une raison sérieuse que l'Indien m'appelait dans cette direction, je me

décidai à le rejoindre. Mais il avait laissé son arc près de moi avec le mien et ces impedimenta allaient considérablement me gêner dans mes évolutions. Il fallait forcément les abandonner là. Mais auparavant, poussé par je ne sais quel besoin de représailles, je voulus que l'arme que je devais laisser fît payer à nos assiégeants la mauvaise nuit qu'ils m'avaient fait passer et j'en abattis un de la flèche qui était sous ma main. C'était la flèche du Parthe.

Soulagé par cette mesquine vengeance, je m'élançai bravement, me balançant gracieusement — personne ne peut me contredire — sur les lianes, et je ne mis pas plus d'un quart d'heure pour franchir les quinze ou vingt mètres qui me séparaient de l'Indien. Quand je fus près de lui, il me montra à une trentaine de mètre le Coritimba. Tout d'abord je ne compris pas ce que cette vue pouvait avoir d'intéressant pour nous. Les peccaris avaient suivi le mouvement et se serraient groupés au pied de notre nouvel observatoire comme tantôt au pied de notre chambre à coucher.

Je compris aux explications mimées de mon guide, que, atteignant la rive à l'aide de cette

gymnastique aérienne qui semblait avoir des charmes pour lui, mais qui en manquait totalement pour moi, nous pouvions nous jeter à la nage, et en suivant l'autre rive rejoindre nos compagnons. Ma foi! puisqu'il n'y avait que ce moyen de nous débarrasser de notre escorte encombrante, je fis un signe d'aquiescement et grâce à l'aide qu'il m'apporta dans cette locomotion simiesque, nous arrivâmes sans encombre sur les branches de la lisière surplombant le rio, toujours suivis de notre meute irritée. Nous suivîmes notre programme de tous points. La bande noire fut bien déconvenue quand elle nous vit lui échapper de cette façon. Si les peccaris aiment à se venger, en revanche ils n'aiment pas l'eau et c'est un sentiment dont je me louai fort en ce moment.

Arrivés en quelques minutes sur la rive, nous nous enfonçâmes un peu sous bois, pour dépister nos poursuivants, et nous descendîmes le cours du fleuve. Bientôt nous entendîmes des coups de feu qui se répétaient à intervalles égaux ; c'était un appel de don Miguel, auquel je ne pouvais répondre. Quand nous nous crûmes assez loin de la vue des peccaris, nous

gagnâmes le bord du rio, et nous mîmes à pousser de grands cris. Nous vîmes alors accourir nos compagnons levant les bras en l'air et faisant de grands gestes d'étonnement de nous voir sains et saufs et sur la rive opposée. Deux des Indiens coururent prendre une pirogue pour nous passer, et quelques minutes après j'étais dans les bras de don Miguel.

— Que vous est-il donc arrivé ? me disait cet excellent ami en me serrant les mains ; je suis depuis hier dans une inquiétude mortelle. D'où venez-vous ? Vous êtes-vous perdu ?

— Par quelle question faut-il commencer ? répliquai-je en riant. Je vous raconterai toute notre odyssée, mais auparavant, donnez-nous à manger, car nous mourons de faim.

On s'empressa de nous satisfaire, et pendant que nos mâchoires fonctionnaient avec entrain, don Miguel me dit ses inquiétudes en ne nous voyant pas revenir la veille à l'heure du repas, puis ses terreurs, ses angoisses. Les Indiens étaient allés à notre recherche et don Miguel avait brûlé une énorme quantité de poudre pour nous permettre de retrouver la bonne direction si nous nous étions égarés. C'était en

effet la supposition la plus plausible, mais ce n'était guère rassurant. Nous n'étions munis que d'armes insuffisantes, et on est exposé la nuit dans les forêts vierges à de dangereuses rencontres; et pas moyen de nous venir en aide! C'était cette pensée qui affectait le plus mon brave ami. Bien certainement il ne me laisserait plus m'éloigner seul. A mon tour, je lui racontai mon aventure, et, le péril étant passé, il s'égaya beaucoup à mes dépens. Je riais moi-même de cette situation étrange qui avait été la mienne pendant toute une nuit : perché sur un arbre, assiégé par une armée de petits cochons nègres...

Nous avions tous grand besoin de repos et nous dûmes rester là jusqu'au lendemain.

XV

LES CROCODILES

Le 30 mai nous atteignîmes un petit village habité par une tribu de Guaranis où nous pûmes renouveler nos provisions. Nous décidâmes de séjourner quelques jours dans cette station. Nous eûmes le plaisir d'y rencontrer un poste militaire et grand fut l'étonnement du chef qui le commandait de voir arriver deux blancs dont un Français. Cet officier nous permit d'établir notre campement au milieu même du sien, ce qui augmentait notre sécurité, et nous dispensait de monter la garde la nuit à tour de rôle comme nous faisions généralement. Dans une des promenades en forêt que nous faisions tous les jours en compagnie de notre officier, celui-ci nous montra un arbre sur le tronc duquel on voyait cloué un énorme crucifix.

— Il y a une vingtaine d'années, nous dit

notre guide, un missionnaire portugais vint évangiliser les tribus indiennes des rives du Coritimba. Le père fut reçu comme un Dieu parmi ses catéchisés. Chaque dimanche, il dit sa messe en pleine forêt, entouré de la disait tribu entière. Il avait même commencé à apprendre le portugais aux enfants indiens. Sur ces entrefaites, arriva la semaine sainte que le religieux passa à initier les enfants à la Passion. Toute la tribu assistait à la prédication, mais seuls les enfants comprenaient ce que disait le prêtre.

« Le récit de la Passion et de la crucification terminé, les parents demandèrent à leurs fils de leur raconter ce qu'ils avaient entendu de la bouche du père. Jusqu'ici tout va bien, mais voilà où le drame commence. Les Indiens, après avoir écouté la traduction de leurs enfants, s'emparèrent du pauvre missionnaire, et ils avaient pour celui-ci une telle vénération que, le comparant à Dieu même, ils ne trouvèrent rien de mieux pour lui témoigner leur foi que de le crucifier à cet arbre, espérant que le troisième jour, semblable au Christ, il ressusciterait.

« Les trois jours passèrent, mais le pauvre reli-

gieux ne ressuscita pas, à la grande désolation de la tribu qui faillit du coup perdre la foi.

« Depuis un crucifix a été apposé à cet arbre pour rappeler le martyre de la malheureuse victime. »

Avant de franchir la grande forêt qui nous séparait des *rapides*, nous eûmes à soutenir une véritable bataille contre les singes. Un beau matin nous remontions tranquillement le Coritimba, traversant un bois de grands cocotiers qui couvraient les deux rives. A peine avions-nous franchi quelques milles qu'une véritable pluie de noix de coco vint éclabousser l'eau autour de nous. Surpris par cette attaque imprévue je crus un instant que le vent ayant secoué les arbres, les fruits en étaient tombés. Je levai les yeux, et quelle ne fut pas ma surprise d'apercevoir une véritable armée de gros singes couronnant les cocotiers. La rivière est très resserrée en cet endroit, de sorte que, quoique nous tenant au milieu, nous étions quand même sous le feu de nos nouveaux artilleurs. Nous songeâmes un instant à doubler de vitesse, pendant qu'avec nos fusils nous soutiendrions la retraite, mais le bois paraissait

s'étendre indéfiniment et. au fur et à mesure que nous avancions, les singes sautant de branche en branche nous harcelaient de plus en plus. Cependant nous en avions abattu quelques-uns, mais notre fusillade, loin de les intimider, semblait les exciter davantage. A un moment même, une noix tombant dans notre pirogue vint briser une petite planchette de bois qui me servait de siège. Heureusement pour moi qu'à ce moment je me tenais debout pour pouvoir mieux viser.

Si au lieu de singes nous avions eu affaire à quelques enfants seulement, nous aurions été fort maltraités, mais s'il n'y a pas d'animal plus adroit que le singe pour saisir un objet au vol ou pour grimper, il n'y en a pas de plus maladroi pour atteindre un but donné à l'aide de projectiles. C'est à cette imperfection de leur nature que nous dûmes de ne pas être lapidés sur place. Cependant notre situation devenait de plus en plus critique; d'un moment à l'autre quelqu'un de nous pouvait être assommé par une noix. Que faire? avancer ou reculer, même danger.

En ce moment, le Coritimba se divisant en

deux bras forme au centre comme un banc de sable assez large. C'était notre salut. En quelques coups de pagayes nous y eûmes abordé et amenant nos embarcations à terre, nous allâmes nous placer tous au milieu de notre îlot. Nous étions sauvés : malgré leur force, les singes ne purent nous atteindre, trop éloignés que nous étions des deux rives.

Néanmoins sans se rendre compte de l'inutilité de leurs efforts ils continuaient leur bombardement. Nous jugeâmes inutile d'y répondre avec nos fusils et nos flèches, car ce massacre facile n'eût été pour nous d'aucune utilité. Cependant leur acharnement continuait, de sorte que nous fûmes obligés de prendre nos quartiers de nuit sur notre banc de sable, espérant bien que les simiens finiraient par se lasser de nous prendre comme point de mire.

Vers six heures du soir, à la tombée de la nuit, il nous parut que les assiégeants avaient ralenti leurs feux, ce qui permit à nos hommes de pousser une pointe jusqu'au bord de la rivière pour tâcher de prendre un peu de poisson. Comme aucune clairière ne bordait les rives et qu'il était trop tard pour se remettre en

route pour chercher un autre asile nous décidâmes de maintenir notre campement dans l'îlot. Hélas! si nous avions su ce qui nous attendait!...

Nous causions, Miguel et moi, de toutes sortes de choses, quand nous entendons des cris de terreur s'élever de la rive, et nous voyons aussitôt nos quatre Indiens s'élancer en courant vers nous en poussant des cris.

Horreur! derrière eux et les serrant de près, glissait une longue masse verdâtre, semblant ramper sur le sable; nous n'eûmes tous deux qu'un même cri d'épouvante :

— Un caïman!

En effet, c'était une de ces horribles bêtes s'apprêtant déjà à saisir une victime par derrière.

Comme un éclair, une idée m'était venue, et je me mis à crier aux malheureux :

— Retournez-vous, changez de direction.

Dans mon angoisse j'avais oublié que ces hommes ne me comprenaient pas puisque j'avais prononcé ces paroles en français. Mais au moment du danger, l'entendement prend une acuité extraordinaire : leurs oreilles n'avaient pu discerner le sens de mes paroles, mais les

fibres de leur instinct vital tendues par l'épouvante leur en avaient sans doute fait percevoir le sens, car faisant un brusque crochet, celui qui était le plus menacé par la dent du monstre échappa pour le moment à la mort. Les autres avaient imité son exemple de sorte que le caïman s'étant retourné à son tour hésita une seconde dans le choix de sa victime. Au même instant, un des quatre Indiens ayant fait un faux pas tomba. Le caïman le touchait presque lorsque quatre balles, l'atteignant en même temps dans sa gueule démesurément ouverte, lui firent baver un flot de sang noirâtre ; dans les formidables soubresauts de son agonie, il fouéttait le sable de sa queue comme d'un fléau, s'entourant d'un nuage de poussière comme s'il eût voulu dissimuler à ses ennemis le spectacle de sa défaite.

Il n'était que temps que don Miguel et moi nous fissions feu de nos carabines : une seconde plus tard, et un de nos compagnons avait vécu. D'ailleurs le malheureux restait toujours affaissé sur le sable, n'osant, ou plutôt ne pensant plus à se relever, tant la terreur avait paralysé ses membres.

Quant à l'autre crocodile, la première décharge l'avait foudroyé... — Page 14 .

Nous le tirâmes néanmoins de son engourdissement et, s'étant levé, il se précipita à nos pieds, les embrassant avec effusion, et nous remerciant de lui avoir ainsi sauvé la vie, car il s'était cru mort.

Il est rare que les caïmans vivent seuls, ils vont généralement par groupes de deux ou trois, aussi nous attendions-nous d'un instant à l'autre à en voir surgir un autre des roseaux.

Notre attente ne fut pas longue; en effet, nous entendîmes bientôt un long bruissement, tandis que nous apercevions les silhouettes tourmentées de deux caïmans se profilant sur le sable pâli aux rayons resplendissants de la lune.

Ces nouveaux venus nous parurent beaucoup moins grands : c'était sans doute la femelle que nous venions de tuer, nous avions affaire maintenant aux petits. Loin d'être intimidés par nos ombres, les deux gaillards avançaient lentement vers nous; ce que voyant nous nous dissimulâmes derrière un petit monticule de sable, et les ajustant à notre aise, nous attendîmes qu'ils fussent à bonne portée pour lâcher la détente de nos remingtons, car si nous ne les mettions pas hors de combat du premier coup, nous

étions fortement menacés de leur laisser cette fois une victime. Les cordes des quatre arcs tendues, le doigt sur la détente de nos carabines, nous attendions, retenant notre souffle. Les deux jeunes amphibies avançaient toujours, mais bientôt, inquiets de ne plus nous apercevoir, ils s'étaient arrêtés, battant le sol de leur queue et entr'ouvrant leurs mâchoires comme pour nous engager à nous laisser croquer un tantinet. Ils n'étaient plus qu'à 5 ou 6 mètres de nous et le moment décisif était arrivé.

— Fuego! m'écriai-je. Une formidable détonation retentit, suivie instantanément d'une autre, tandis que le sifflement aigu des flèches de nos Indiens déchirait l'espace. Au même instant, un des caïmans vint tomber au milieu de nous, et comme je lui envoyais une balle à bout portant, d'un coup de sa queue, il atteignit un de nos Indiens qui tomba comme une masse. Celui-ci n'était que violemment étourdi, car il se releva presque instantanément et s'élançant sur le crocodile, il lui plongea son machete dans l'œil : c'était le coup de grâce. Quant à l'autre, la première décharge l'avait foudroyé sur place.

— Enfin, dit don Miguel, j'espère que voilà la place débarrassée pour cette nuit, pourtant, il faut veiller, car à tout instant, il peut en survenir d'autres; ce satané banc de sable ne me dit rien qui vaille.

Nous nous relayâmes pour passer la nuit en faction, la carabine au poing, mais tout fut tranquille jusqu'au matin. Les singes, effrayés à la vue des crocodiles probablement, avaient disparu, et nous pûmes nous rembarquer sans autre incident.

XVI

LA YERBA MATÉ

A partir du 4 juin, le courant du Coritimba devient assez fort, ce qui nous oblige à donner un coup de main à nos hommes pour pouvoir le remonter. Les cataractes se succèdent à intervalles de plus en plus rapprochés. Enfin arrive le moment où le rio cesse d'être navigable.

Pour atteindre Tahua où nous trouverons la route de Saint-Paul, nous devons suivre une *picada*, sorte de sentier à peine tracé où la machete a souvent à faire son office.

Nous dûmes nous séparer de nos braves Guaranis que leur douceur et leur complaisance nous avaient fait prendre en amitié, et qui nous témoignèrent de vifs regrets de nous quitter.

Nous prîmes d'autres guides avec des mulets pour traverser la Sierra do Espinhaco.

Nous dormions sous la tente le plus généralement, car les villages indiens sont très espacés. Une nuit nous fûmes assaillis par les vampires (1); heureusement notre tente était hermétiquement close et nous n eûmes pas le dégoût d'avoir à nous défendre contre ces répugnantes bêtes. La crainte que la toile ne vînt à céder nous tint éveillés jusqu'à l'aube qui chassa les vampires et nous permit enfin de dormir.

Le lendemain, nous fûmes étonnés, vu la saison avancée, de rencontrer une bande de naturels faisant la récolte de la yerba. La *yerba maté* joue un grand rôle dans l'existence de l'Américain du Sud. Sans cette infusion, qui remplace le café en France, le thé chez les Anglais, la vie lui paraîtrait fastidieuse et dépourvue de toute espèce de charme.

Dans la plus humble cabane comme dans la plus riche estancia, dans le rancho comme dans

(1) Sortes de chauves-souris dont les succions lentes et silencieuses tuent les animaux et même les hommes qu'elles surprennent dans leur sommeil.

l'hacienda, dans les Missions comme au Brésil, la yerba maté règne en souveraine. Je dois dire, du reste, qu'elle est très hygiénique et donne la force avec la gaîté.

Nous nous trouvons précisément en pleines yerbales, immenses forêts qui s'étendent sur une zone de 200 lieues de long sur 10 ou 12 de large, et dans lesquelles la yerba croît au milieu d'un nombre infini d'autres essences.

La yerba est un arbuste qui dépasse rarement 2m50 de hauteur, de la famille du houx, portant une fleur en grappe de 30 à 40 centimètres de long. Toutes les parties, la tige aussi bien que la feuille et la fleur, renferment cet arome et cette saveur qui font son crédit.

Les yerbateros, formés en équipes d'une vingtaine, se mettent généralement en campagne vers le mois de mars, c'est le moment où la végétation s'achève, et la récolte faite à toute autre époque de l'année est bien inférieure comme qualité à celle opérée en mars.

Voici comment on pratique : à l'aide de leurs machetes, une partie des yerbateros abat les branches jeunes de l'arbuste; d'autres ramassent ces branches et les transportent au campe-

ment établi pour la campagne; parfois la distance est très grande et ces transports se font à dos de mulets.

Au campement le restant de l'équipe s'occupe de la torréfaction, opération qni doit être accomplie aussitôt après la cueillette, si l'on ne veut pas que la yerba perde de son arome et partant de sa qualité.

Le terrain est nivelé et nettoyé sur une surface de 4 mètres carrés environ. Des poteaux sont solidement plantés autour de cette aire, et sur cette charpente on place les branches de yerba entrelacées, mais non tassées, de façon à former une épaisse toiture. Les rameaux retombent serrés tout autour. Dans cette sorte de hutte, un grand feu est allumé et entretenu pendant vingt à vingt-quatre heures.

Alors les branchages calcinés sont retirés et transportés dans de grandes cuves où, à l'aide de pilons en bois, ressemblant assez aux « demoiselles » dont se servaient jadis les paveurs, les yerbateros les réduisent en fine poussière.

Des sacs en peau de bœuf, rendus malléables par un séjour prolongé dans l'eau, reçoivent cette poudre qui y est entassée à coups de

maillet. Le sac bien rempli est cousu avec des lanières de cuir. Exposé aux ardents rayons du soleil, il ne tarde pas à se rétrécir, et la cohésion devient si intime et la masse d'une homogénéité si parfaite, que la hache même ne saurait l'entamer.

Un *suron* — c'est le nom que l'on donne à ces ballots — contient environ 100 kilos de yerba.

Les yerbateros que nous croisâmes sur notre route nous prévinrent que des *mamelucks* se trouvaient dans ces parages. Les mamelucks sont des écumeurs de forêts, qui dévalisent non les diligences — il leur serait difficile d'en rencontrer dans les forêts vierges — mais les yerbateros quand la récolte est faite. Ce sont les descendants des Portugais arrivés dans ces contrées il y a trois siècles; ils se sont mélangés aux Indiens et vivent en nomades du produit de leur chasse et de leurs rapines.

Tandis que les Indiens, restés purs de tout mélange, arrivaient peu à peu à la civilisation, ces blancs par le croisement des races sont retournés presque à l'état sauvage.

Nos yerbateros avaient été mis à rançon par ces bandits, qui ne reculent devant rien et qui,

toujours en nombre, imposent leurs volontés souvent par la violence. C'est la plaie de cette région.

Heureusement nous ne les avons pas rencontrés ; il aurait sans doute fallu faire le coup de feu pour défendre nos armes et notre argent. Qui sait si nous n'aurions pas succombé sous le nombre? Les fauves ne sont pas les plus dangereux ennemis dont la rencontre soit funeste.

XVII

DE TAHUA A SAINT-PAUL

20 juin. — Enfin nous voici à Tahua, petite ville bâtie au pied de la Sierra do Espinhaco. Je ne dirai pas que nous rentrons dans la civilisation, mais au moins retrouvons-nous une route vraiment praticable, le long de laquelle nous rencontrons des bourgs nombreux échelonnés, qui nous fournissent chaque soir un gîte quelquefois assez confortable. Je citerai : Carambetu, Castro, Cinzos, Stapera, Itapitiminga. Étant munis de bons chevaux, et la route suivant les contreforts de la Sierra do Espinhaco nous arrivâmes en dix jours au pied de la Sierra Ybaturatu. Des forêts entrecoupées de grandes savanes, des plantations de cannes à sucre et de caféiers par-ci par-là, voilà tout ce

que nous voyons sur notre route. Pas le plus petit incident digne d'être rapporté dans ce parcours de 120 kilomètres.

La traversée de la Sierra Ybaturatu fut marquée par un événement trop fréquent dans ces parages. La montée étant pénible nous nous étions arrêtés à l'ombre pour laisser souffler nos bêtes. Nous profitions de cette halte pour faire la sieste, devenue nécessaire maintenant que la température s'était beaucoup élevée. Nous dormions donc tranquillement lorsqu'un grand cri nous réveilla; je me dressai aussitôt et j'aperçus fuyant sur la route un serpent de 1m20 environ.

— Il m'a mordu! criait notre guide en montrant sa main, les yeux hagards d'épouvante.

Don Miguel, sans hésiter, avait arraché une petite branche d'arbre et courait après le reptile.

— Où allez-vous? lui criai-je; ne vous exposez pas ainsi!

Mais il ne m'écoutait pas; je le vis tout près du serpent, et au moment où celui-ci se dressait pour faire face au danger qui le menaçait, Miguel le cingla d un coup de sa baguette à la

naissance de la tête, et l'étendit à ses pieds. D'un coup de talon de botte, il lui écrasa le crâne et revint près de nous, avec son butin.

Le guide se lamentait lugubrement, ces morsures étant généralement mortelles. Mais don Miguel le rassura et ayant habilement extrait les poches à venin de la mâchoire du serpent, il frictionna violemment avec leur contenu la blessure du malheureux.

J'ouvrais de grands yeux de le voir agir ainsi. Je me demandais si, sachant cet homme perdu il ne voulait pas abréger sa souffrance en augmentant d'une manière si excessive la dose du poison.

Mais il m'expliqua qu'au contraire c'était le salut de notre guide et que ce procédé était bien plus efficace que la succion généralement employée. Du reste le résultat fut merveilleux et confirma de tout point les prévisions de mon ami. Aucun gonflement ne se montra, la douleur ne persista pas et notre homme fut bientôt complètement rassuré sur son sort.

Nous arrivions le 6 juillet à Saô Paolo (Saint-Paul) où nous descendions au grand hôtel de Paris avec armes et bagages.

Qu'on se figure l'hôtel Chauvain de Nice, transporté en Amérique, et on se fera une juste idée de la satisfaction que nous éprouvâmes de nous reposer quelque temps dans tout le confort et le luxe imaginables.

Saint-Paul, quoique situé sous les tropiques, possède une température exceptionnelle, 25 à 27° centigrades en moyenne. C'est une ville de 80,000 habitants, centre d'un important réseau de voies ferrées; son commerce est considérable en importation et en exportation, grâce à la proximité du port de Santos. Le trajet, en chemin de fer, s'effectue en deux heures et demie jusqu'à cette dernière ville et les transports sont peu onéreux.

Pendant notre séjour nous allâmes visiter la fazhenda du vicomte Rodrigues da Silva, située à quelques lieues de Saint-Paul. Je ne m'attendais pas à voir une aussi somptueuse propriété. Au milieu d'un parc magnifique, l'habitation s'élève semblable à nos plus beaux châteaux de la Touraine. L'aspect en est rendu plus grandiose encore par la remarquable végétation des tropiques. C'est du reste la plus belle fazhenda de la province.

J'ai été à même de recueillir là de très curieux renseignements sur la culture du café, que je crois intéressant de noter.

L'abolition de l'esclavage a amené un changement considérable dans les conditions d'exploitation.

Jusqu'alors les propriétaires brésiliens avaient tout le profit du travail des noirs. Ces malheureux s'épuisaient dans un labeur machinal sans le moindre espoir d'une amélioration à leur triste sort. Toute l'initiative incombait au propriétaire qui ne voyait en eux que des bêtes de somme.

Depuis leur affranchissement les nègres ne veulent plus travailler, de sorte qu'on a été obligé d'appeler des bras étrangers. Le nouveau mode d'exploitation est certainement onéreux dans les commencements pour les anciens fazhenderos, mais il est appelé à donner à la culture un essor bien plus large et une prospérité beaucoup plus grande à l'empire américain.

Les Européens qui ont émigré au Brésil n'entendent pas remplacer les esclaves noirs et travailler pour le compte des propriétaires, mais bien pour leur propre compte, et ils ont imposé

leurs conditions aux planteurs brésiliens qui avaient besoin d'eux.

Les propriétaires doivent leur rembourser les frais de voyage, leur fournir le logement et la nourriture des premiers mois. De plus ils sont obligés de leur céder une partie de la production de la plantation.

Mais ces sacrifices seront compensés dans un délai assez court, car les immigrants, se trouvant intéressés à leur travail, y apporteront toute leur ardeur et leur intelligence, qualités absolument inconnues aux esclaves noirs. Quand ils seront en mesure d'exploiter par eux-mêmes, ils obtiendront du gouvernement des concessions dans les nouvelles colonies qui gagnent chaque jour du terrain sur les forêts et les prairies incultes. Aussi le gouvernement, voyant là une ressource considérable, facilite l'immigration de tout son pouvoir. Un magnifique hôtel, spécial pour les immigrants, a été très confortablement aménagé à Saint-Paul. Il peut contenir jusqu'à 400 émigrants.

De Saint-Paul à Santos, le voyage est des plus pittoresques. On traverse une haute montagne boisée coupée de profonds ravins. Une partie

même du trajet s'effectue par un chemin de fer funiculaire, tant la pente est rapide. Cette voie est des plus hardies.

Nous avions pour compagnon de wagon un brave homme de Portugais, qui troublé par la rapidité vertigineuse de la descente, au passage d'un pont, à la vue d'un précipice, poussait des exclamations à attendrir les roches de granit qui nous entouraient.

Arrivés à Santos le 27 juillet à midi, nous prenons immédiatement passage, à destination de Rio-de-Janeiro, à bord de la *Neva*. Nous longeons la côte qui offre les plus grandes variétés de panoramas : ce ne sont que golfes, îlots, caps, couverts de la plus luxuriante végétation.

Enfin le lendemain, vers 10 heures, nous aperçûmes les premiers phares de Rio-de-Janeiro.

XVIII

RIO-DE-JANEIRO

La *Neva* venait de ralentir sa marche, nous étions devant la passe de la grande rade de Rio-de-Janeiro. Malgré la chaleur d'un soleil de midi, tous les passagers étaient sur le pont. La gaîté qui se manifeste presque toujours aux approches de la terre faisait place cette fois à un sentiment de surprise et d'admiration. Hommes et femmes se pressaient à bâbord. Les bras tendus soutenaient d'énormes jumelles marines braquées sur la côte granitique, composée d'énormes masses rocheuses comme jetées là dans un amoncellement chaotique.

Le bâtiment avançait peu à peu, comme timidement. Nous nous trouvions devant un bloc énorme auquel sa forme conique presque régulière a fait donner le nom de *Pain de sucre*.

Ce rocher par sa forme bizarre et par sa coupe

détachée semble un cerbère gigantesque placé par la nature en avant de la rade pour en défendre l'entrée.

J'ai eu plus tard l'occasion de passer la nuit devant ce Pain de sucre, et j'avoue avoir été étrangement impressionné par sa silhouette grandiose se profilant sur le bleu sombre et mouvant de la mer.

Mais nous voici dans la passe. C'est un corridor assez étroit entouré de murailles naturelles de granit dans lesquelles on a taillé des ouvrages fortifiés hérissés de canons énormes, qui heureusement restent muets à notre approche. On craint et l'on admire, car l'on sent qu'on est en présence de quelque chose de grand et de terrible. Sur un signe, cette montagne, rompant son lugubre silence, cracherait le fer et le feu sur une escadre qui tenterait l'attaque de la rade. Aussi les Brésiliens ne craignent-ils rien de ce côté. Leur superbe capitale est à l'abri de toute tentative maritime.

Tout à coup nous débouchons dans une véritable mer intérieure, lac fantastique encadré de hautes montagnes se détachant majestueusement dans le bleu éclatant de l'espace.

Les eaux miroitent sous les rayons du soleil. Maintenant la *Neva* glisse doucement tout en décrivant un demi-cercle parallèle à la vieille ville portugaise, qui à notre gauche se masse et s'étouffe entre deux hautes collines garnies de sémaphores, tandis que les merveilleux faubourgs s'étendent gracieusement et indéfiniment autour de plusieurs petites baies intérieures au pied d'une montagne colossale, dont le vert sombre d'une végétation tropicale est taché de distance en distance par la blancheur des villas.

Tandis que nos yeux admirent les décors pittoresques et variés de ce panorama enchanteur, le navire a jeté ses ancres à environ un mille de la ville. Aussitôt on distingue plusieurs chaloupes à vapeur se dirigeant vers nous. L'échelle d'abordage a été baissée et voici la *santé* qui entre en pourparlers avec l'officier médecin du bord. Le pavillon jaune de quarantaine est amené et la douane brésilienne s'empare des sabords de descente.

Malgré toute la sympathie que je ressens pour l'amabilité des Brésiliens, je suis obligé d'avouer que les visites de douane sont d'une excessive sévérité. Il faut tout montrer : bagages, colis,

sacs de voyage, tout est mis sens dessus dessous, tout est fouillé à fond. Mais somme toute, le personnel douanier est très nombreux et cette formalité s'accomplit encore assez rapidement.

Une nuée d'embarcations à rames aborde le navire; les bateliers, la plupart portugais, non contents de vous assourdir de leurs offres de service, prennent le navire d'assaut; en moins de rien, nos malles sont descendues et force est de les suivre. Enfin nous voilà installés, don Miguel et moi, dans un petit canot qui sous l'impulsion de quatre bras vigoureux s'achemine vers les quais, sous les rayons d'un soleil inclément.

Nous traversons le port militaire où stationnent deux cuirassés portant pavillon brésilien. Plus loin nous manquons de donner dans les flancs blindés d'un superbe *monitor* que son faible tirant semble désigner pour l'attaque d'une ville défendue par des eaux de peu de profondeur.

Lorsque vous interrogez les Brésiliens à ce sujet, ils affectent des airs mystérieux et entendus tandis que leurs regards semblent se diriger pleins de convoitise vers un pays plus austral,

Bientôt nous doublons un îlot d'où part un bruit assourdissant de tenailles et de coups de marteaux. C'est l'arsenal maritime. A tout instant nous rencontrons des baleinières montées par des marins de l'État, dont le costume blanc tranche sur leur peau noire.

Les avirons sont levés avec un ensemble parfait et fendent les ondes en cadence. C'est réellement imposant : on se croirait dans un de nos grands ports de guerre.

Enfin, nous voici à terre. Il fait une chaleur suffocante, nous avons hâte de nous voir installés à l'hôtel pour pouvoir nous mettre à notre aise. La scène d'accaparement du bord recommence, cette fois ce sont des nègres qui s'arrachent nos colis et nos personnes. Ahuris, essoufflés, nous suivons machinalement un grand gaillard qui, à travers un dédale de rues étroites, finit par nous remettre entre les mains d'un propriétaire d'hôtel.

Mais, dès le lendemain, nous allions nous installer à Botafogo, ravissant faubourg de Rio-de-Janeiro, s'étendant en demi-cercle autour d'une petite rade intérieure.

La vieille ville, par elle-même, n'offre aucun

intérêt et est même fort désagréable à cause de sa saleté et d ela chaleur. C'est pourquoi la plupart des personnes aisées habitent dans les environs qui sont merveilleux. Jamais je n'avais vu un tel luxe de végétation. Avec quelle coquetterie sont construites toutes ces belles villas perdues dans un fouillis de verdure!

Les environs s'étendant sur un très grand espace, une quantité innombrable de lignes de tramways relient les faubourgs avec le cœur même de la ville. Ils fonctionnent régulièrement jusqu'à deux heures du matin.

Rio possède les plus beaux jardins du monde, et notre parc Monceau, lui-même, paraîtrait bien pâle auprès d'eux. Le Jardin botanique, situé à environ deux lieues de la ville, dans la direction de Botafogo, est principalement remarquable, c'est un véritable parterre de plantes et de fleurs. On y remarque la plus belle avenue de palmiers qui existe. Les restaurants rustiques, les petits théâtres qui l'entourent en font un lieu de rendez-vous des plus suivis. On s'y oublie tous les soirs, jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Notre plus grand plaisir est d'assister chaque soir à l'embrasement général de la rade au moment du coucher du soleil. Peu à peu les montagnes perdent leurs profils, de légères vapeurs rougeâtres estompent la transparence du ciel bleu. Puis bientôt, montagnes, firmament, océan, tout se confond dans un infini clair-obscur aux couleurs d'arc-en-ciel. C'est un enchantement inénarrable.

Quel séjour délicieux! J'aurais voulu y passer le reste de mes jours! Quel malheur qu'un tel Éden soit de temps en temps visité par la fièvre jaune! Mais cette épidémie provient surtout de la piteuse tenue de la vieille ville; ses rues dépourvues d'égouts en font un centre pestilentiel. Joignez à cela des collines situées au milieu même de la ville et l'étouffant, et vous aurez une idée du peu de salubrité qu'offre une cité si mal construite.

Mais, que voulez-vous! les Brésiliens actuels ont bien été obligés de la prendre telle que la leur ont laissée leurs prédécesseurs portugais.

Cependant je dois dire que des travaux d'assainissement sont en bonne voie d'exécution. Sous l'intelligente direction d'un empereur libé-

ral et savant, le Brésil a fait d'immenses progrès depuis quelques années. Les grands travaux de chemins de fer et de voirie occupent un très nombreux personnel. Dans un avenir peu éloigné, toutes les parties de l'empire auront des communications faciles avec la capitale. Celle-ci deviendra florissante et saine et justifiera sans conteste son renom de première ville de l'Amérique latine.

Don Pedro II, deuxième empereur constitutionnel de l'empire brésilien, habite avec sa fille unique mariée au comte d'Eu, le château de Saô Cristovaô, dans les environs de Rio-de-Janeiro. Sa santé est maintenant fort ébranlée, on espère que le climat de la France, où il va se rendre, lui rendra toute sa vigueur.

Ce prince s'est adonné tout particulièrement à l'étude des questions économiques et sociales de son empire ; il fut le plus chaud partisan de l'abolition de l'esclavage. Il partage son temps entre la science et les œuvres charitables. Le plus démocrate des souverains, il reçoit, un jour par semaine, les pauvres de la ville, et, aidé de sa fille, il distribue à chacun une aumône et un encouragement.

Don Pedro le Savant, — c'est ainsi que son peuple l'a surnommé — est très versé en astronomie, qu'il étudie dans un observatoire construit spécialement à ses frais dans son palais. Mais toujours ennemi de la réclame bruyante, il ne prétend pas faire publier ses observations scientifiques de son vivant.

La comtesse d'Eu est très populaire à Rio-de-Janeiro, mais est-ce une raison pour assurer qu'elle ne rencontrera pas d'obstacle à la prise de possession du trône à la mort de son père? Le Brésil est le seul pays d'Amérique qui ne connaisse pas jusqu'ici les révolutions, mais il court dans les provinces des idées d'indépendance d'un pronostic bien grave.

La province de Saint-Paul, la plus florissante depuis longtemps, se plaint de payer les impôts pour les provinces pauvres telles que celles de Pernambuco et surtout de Para. Mais quand ces dernières contrées auront acquis leur complet développement cultural, elles seront plus riches que Saint-Paul et dégrèveront par conséquent cette province. Mais c'est d'un avenir trop lointain pour les aspirations des Pauliens actuels; un puissant parti d'opposition s'est formé parmi

eux, et ils pourraient bien oublier un jour que c'est à l'absence de troubles politiques et de révolutions qu'ils doivent leur prodigieuse prospérité.

XIX

ÉPILOGUE

Au moment de me rembarquer pour la France, un remords me prend. Vais-je abandonner peut-être à jamais cette splendide contrée sans avoir vu les autres merveilles qu'elle renferme? Si j'ai visité Buenos-Ayres, le Paraguay, le Brésil, je n'ai pas vu les Andes, le Chimborazo. Si j'ai fait la connaissance des Guaranis, ne connaîtrai-je pas les Incas et les Aztèques? Après le Parana, l'Orénoque! Quitterai-je l'Amérique sans avoir visité le tombeau du plus illustre des Néo-Latins, l'immortel Bolivar? sans avoir salué l'ombre de Humboldt?

Non, décidément, don Miguel partira seul pour la France, il ira porter une partie de ma pensée à la patrie tant aimée, et sur le sol de laquelle je ne poserai mon pied qu'après une

nouvelle campagne de quelques mois dans ces pays enchantés.

Avant de m'engager dans une nouvelle entreprise, je jette un coup d'œil sur celle que je viens d'accomplir.

Je viens de parcourir des contrées très différentes d'aspect, mais ayant toutes un charme particulier. Partout la civilisation a marqué son empreinte. Sauf la distance qui sépare la chute du Coritimba — appelé Iguazu par les Brésiliens — jusqu'à Tahua, peu fréquentée parce que ce cours d'eau n'est pas navigable, partout l'industrie humaine a laissé sa trace.

Et quand une voie ferrée, à l'état de projet à l'heure actuelle, reliera Asuncion à Rio-de-Janeiro, les savanes se peupleront, les forêts vierges se laisseront entamer pour faire place aux plantations de cannes à sucre et de caféiers. Peut-être alors reconnaîtra-t-on la nécessité d'une culture rationnelle de l'arbre yerba, qu'il faut aller chercher dans les inextricables réseaux des lianes, et qui finirait par disparaître si l'on n'y prend garde.

Le Brésil, le Paraguay, la République Argentine ayant des moyens de communication entre

eux rapides et pratiques, verront les relations commerciales s'étendre et donner un nouvel essor à leur prospérité.

Un champ plus vaste sera ouvert à l'immigration. Les nouveaux arrivants, au lieu de se cantonner, de s'entasser prés des villes de débarquement, n'hésiteront plus à s'enfoncer plus avant dans les terres et trouveront, dans ces terrains inutiles encore maintenant, une source inépuisable de richesse.

Puisque je me trouve ramené à cette importante question de l'émigration, j'en dirai encore quelques mots avant de finir.

Au Brésil, pendant longtemps encore, l'émigrant trouvera à s'occuper dans les grands travaux dont j'ai parlé tout à l'heure, il trouvera dans les fazhendas un labeur rémunérateur qui le rendra en peu de temps propriétaire lui-même.

Quant à la République Argentine, tout l'effort de la colonisation s'est porté sur la province de Santé-Fé, au climat si semblable au nôtre, aux moyens de communication si nombreux et si faciles.

Pour donner une idée de la prospérité des colonies de cette province, il me suffira de citer

quelques chiffres qui parlent assez d'eux-mêmes :

En 1856, il existait une colonie de 1,000 hectares environ, pour 1,040 habitants.

En 1884, 85 colonies s'étendaient sur une surface de 215,000 hectares avec 70,000 habitants.

Cette année 190 colonies couvrent 780,000 hectares et nourrissent 250,000 hommes.

En débarquant dans cette région qui se couvre chaque année de cultures nouvelles, qui, de verte qu'elle était, devient tout argent et tout or, au moment de la floraison du lin et de la maturité du blé, l'émigrant trouve toujours un champ où employer son activité.

S'il ne peut prendre de suite des terrains à son compte, il trouve chez les autres des salaires élevés et la vie à bon marché — la viande se payant de 15 à 20 centimes la livre.

L'étendue de terre en culture s'est accrue avec une telle rapidité que partout l'on réclame des travailleurs. Il y a trois ans la récolte eût exigé plus de 150,000 moissonneurs, alors que le nombre des colons ne dépassait guère 60,000. On a fait venir pour 7 millions de machines agri-

coles perfectionnées et une grande partie des moissons a encore été perdue n'ayant pu être enlevée en temps.

Ceci nous prouve que la République Argentine est la terre promise des cultivateurs.

A force de résolution, d'énergie et de patience, l'émigrant est sûr d'acquérir, en un laps de temps assez court, un bien être qu'il ne trouve plus dans son pays natal. Ce qu'il faut à cette terre qui offre à tout venant les richesses incalculables de son sein, ce sont des hommes courageux et industrieux, qui en tirent les fruits qu'elle dispense avec tant de prodigalité. Mais les paresseux, les déclassés, les hommes pressés de jouir sans se donner de mal, ne rencontreront là, comme partout ailleurs, que déboires et désillusions.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos..... 5
I. A bord..... 7
II. Buenos-Ayres..... 14
III. Dans les pampas..... 24
IV. La chasse à l'autruche..... 38
V. Fête à l'estancia..... 48
VI. Les colonies agricoles..... 54
VII. Le rio Parana..... 70
VIII. Un compagnon de route..... 77
IX. Le Paraguay..... 81
X. L'hacienda del Pilar..... 91
XI. Une étrange rencontre..... 100
XII. La chasse au tigre..... 113
XIII. Sur le Coritimba..... 119
XIV. Assiégés..... 126
XV. Les crocodiles..... 134

XVII. La Terre Mère . . . . . .
XVIII. De Zanna à Saint-Paul . . . . . .
XIX. Bon-to-Sanchez . . . . . .
XX. Epilogue . . . .

E DES GRAVURES

[illegible] 5

[illegible] 21

[illegible] 31

[illegible] 41

[illegible] 51

XVI. La Yerba Maté..... 146
XVII. De Tahua à Saint-Paul..... 152
XVIII. Rio-de-Janeiro..... 159
XIX. Epilogue..... 168

TABLE DES GRAVURES

Nous arrivâmes devant une sorte de hutte..... 25

Nous arrivâmes de bonne heure à l'estancia du señor Hernandez..... 57

Nous aperçûmes alors un monstrueux crapaud... 85

Don Miguel et moi avions pris place dans la seconde pirogue..... 115

Quant à l'autre crocodile, la première décharge l'avait foudroyé..... 141

PARIS. — IMPRIMERIE F. LEVÉ, 17, RUE CASSETTE.

PARIS. — IMPRIMERIE F. LEVÉ, 17, RUE CASSETTE.

Stanford University Libraries
3 6105 009 634 374